

ONC
OUR LES
PAUVRES



Colporteur et Donneur aux 1. de la Calandrie et Paris

J. de Nivelle

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

N° 11.

25^e année

Bruxelles Desbrey, Passage St-Michel, Cabinet de la Presse

Amsterdam Desbrey, Nieuwmarkt, Over St. Nicolaas Straat

Ayuntamiento de Madrid



Colquhoun & Co. Paris, imp. r. de la Calandrie 29

G. Chenev

Journal des Demoiselles

Paris Boulevard des Italiens, 1.

25^e année

Bruxelles Desobry & Bachevalier, 17, rue de la Harpe 7

N^o 11.

Amsterdam Desobry & Bachevalier, 17, rue de la Harpe 7

Ayuntamiento de Madrid

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Huitième article.)

LE CHAMPION DES DAMES.

Jehan de Meung, comme nous l'avons vu précédemment dans l'article consacré au *Roman de la Rose*, avait donné libre carrière à sa verve railleuse ; il avait, en quelque sorte, lâché la bride à son imagination gauloise, et prêtres ou magistrats, nobles ou vilains, petits ou grands, l'impitoyable trouvère n'avait épargné personne. Bien plus, comblant la mesure des impertinences, il n'avait pas même respecté les dames, et s'était permis dans son livre toute sorte de blasphèmes contre la plus belle moitié du genre humain.

C'était un crime de lèse-beauté. Ce crime ne pouvait rester impuni.

En effet, les *contredits* et les réfutations ne tardèrent pas à pleuvoir, dru comme grêle, sur l'imprudent détracteur.

Le plus vaillant, sinon le plus heureux de tous ces loyaux chevaliers qui prirent en main la défense du beau sexe, fut peut-être l'auteur du *Champion des Dames*, Martin Franc ou Lefranc.

Claude Fauchet, dans son *Catalogue historique des anciens poètes français*, le fait naître au comté d'Aumale en Normandie, et ajoute qu'il devint prévôt et chanoine de Lausanne. Mais l'opinion la plus probable est celle de Jehan Lemaire de Belges, auteur à peu près contemporain de Martin Lefranc. Cet écrivain assure, dans sa *Couronne Margaritique*, que Martin était d'Arras. Valère-André, ou ses continuateurs de la *Bibliothèque belge*, qui adoptent cette opinion, affirment, en outre, que Martin fut prévôt et chanoine de l'église de Leuse, bourg en Hainaut sur le Dender. Ils observent toutefois qu'il peut bien, dans la suite, avoir obtenu les mêmes dignités à Lausanne.

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE. — N° II.

Quoi qu'il en soit, Martin Lefranc sut conquérir les bonnes grâces d'Amédée VIII, dit le *Pacifique*, premier duc de Savoie, et demeura plusieurs années à la cour de ce prince, auprès duquel il remplissait les fonctions de secrétaire. Lorsque le concile de Bâle eut élu pape en 1439 Amédée, qui prit le nom de Félix V, Martin suivit la fortune de son maître ; il continua d'exercer auprès de lui l'emploi de secrétaire, poste honorable qu'il occupa encore dans la suite auprès de Nicolas V, successeur d'Eugène IV.

Nous avons de Lefranc deux ouvrages. Le dernier en date, le moins remarquable aussi, est un traité mêlé de prose et de vers, et qui a pour titre : *L'Estrif* (le débat) *de Fortune et de Vertu*. L'intention de l'auteur est de nous montrer l'antipathie presque insurmontable que ces deux dames ressentent l'une pour l'autre, et combien il est difficile de les concilier, c'est-à-dire de les réconcilier.

Quant au *Champion des Dames*, la première et la plus importante production de notre poète, c'est à l'époque où il était secrétaire de Félix V qu'il composa cette longue réponse aux insolences de Jehan de Meung, ce vilain, exclame-t-il naïvement, qui a dit tant de mal des dames !

L'ouvrage de Martin Lefranc, tout en vers de huit syllabes, — rythme prosaïque et facile très-affectionné de nos vieux trouvères, — est partagé en cinq livres qu'il a dédiés à Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Le sujet du poème est une guerre ouverte qui éclate entre *Male-Bouche*, l'ennemi félon des dames, et *Franc-Vouloir*, leur chevaleresque partisan. Il y a grande apparence que ce *Franc-Vouloir* n'est autre que l'auteur lui-même, Martin Franc ou Lefranc ; comme aussi l'on pourrait parier sans crainte que

Jehan de Meung et *Male-Bouche* sont un seul et même personnage, une seule et même *bouche* outrageuse et médisante.

Donc, *Male-Bouche*, après avoir convoqué son ban et son arrière-ban, vient en armes assiéger le château qu'habite *Franc-Vouloir* et ses aimables clientes.

A l'assault, dames, à l'assault;
A l'assault dessus la muraille!
Cy près est venu en sursaut
Male-Bouche en grosse bataille.
A l'assault, dames! chacune aille
A la défense!...

C'est ainsi que, dès l'entrée de l'ouvrage, *Franc-Vouloir* donne l'alarme à toute sa garnison féminine. On aperçoit au loin dans la plaine *Male-Bouche* et son armée, déployant çà et là leurs nombreux étendards.

Le héraut d'armes *Bouche-d'Or* est envoyé pour parlementer avec les ennemis; il revient triste et déconcerté, sans avoir pu réussir à leur faire entendre raison. Plus que jamais courroucé par l'insolence et la témérité de *Male-Bouche*, *Franc-Vouloir* accepte la guerre, sort hardiment de son château, et va défier en face son antagoniste. Aussitôt le combat commence. Mais rassurez-vous: on n'emploie d'autres armes que celles de la parole, — qui ne sont pas toujours, il est vrai, les moins dangereuses; — et la querelle se vide par le moyen d'avocats pour et contre appelés.

Male-Bouche confie le soin de sa cause à maître *Brief-Conseil l'Estourdi*, lequel incontinent commence son plaidoyer, de la voix la plus glapissante qu'il soit possible d'ouïr. Le *Champion des Dames* lui répond, cela va sans dire, avec toute l'éloquence dont il est capable et que d'ailleurs le sujet comporte. Réplique de *Brief-Conseil*, nouvelle réponse de *Franc-Vouloir*. C'est un amas de *dits* et de *contredits* où, de part et d'autre, les répétitions abondent, ainsi que les injures.

On fait trêve un instant, car on ne peut pas toujours combattre... c'est-à-dire parler. Les deux camps rivaux s'avisent enfin de prendre *Vérité* pour juge (mieux vaut tard que jamais), et la bataille recommence.

Male-Bouche, qui ne se sent plus assez fort pour tenir tête à *Franc-Vouloir*, appelle à son aide un second avocat, *Vilain-Penser*. Ce méchant et discourtois adversaire enchérit sur tout ce que son collègue *Brief-Conseil* avait déjà imaginé contre les femmes. Il commence par la première, par celle, dit-il, qui a perdu le genre humain :

A mort tout le monde a soubmis
Et de honteux péché couvert,
Pour manger le fruit qu'avait mis
Dieu au plaisant paradis vert.

Il s'efforce, après cela, de convaincre son auditoire et sa partie adverse, qu'Eve réunissait en elle tous les vices, toutes les imperfections : coquetterie, curiosité, ambition sans frein, esprit d'indépendance et de révolte, etc. La liste est passablement longue.

Ce beau dénombrement se termine par la conclusion suivante :

Telle la mère fat, et telles
Les filles furent et seront,

De l'homme ennemies mortelles,
Et jamais ne s'amenderont.

Franc-Vouloir se tire victorieusement des raisonnements et des exemples que son adversaire accumule sans relâche. Il excuse la première femme aux dépens du premier homme, et soutient qu'Adam fut sans comparaison le plus coupable. N'était-il pas le plus fort? Ne devait-il pas, en conséquence, résister victorieusement à la tentation, et du même coup, en garantissant sa trop faible compagne?

Si faut-il nécessairement
Confesser que l'homme pis fit;
Il, de plus hault entendement,
Ne dût estre ainsi desconfit...
Car si la femme appelez fresle
Et d'inconstance l'accusez...
Si fresle fut, or l'excusez;
Fragilité ne peult ferme estre...
Concluons donc en celle part,
Et si n'en soyez jà marry,
Que la transgression ne part
D'Eve autant que de son mary.

Le *Champion des Dames* ajoute avec raison que si, par malheur, quelques femmes ont incontestablement les mauvaises qualités dont a parlé *Male-Bouche*, on pourrait en citer un bien plus grand nombre qui possèdent les vertus contraires; que la modestie, la douceur, l'humanité semblent être leur partage; que nous leur devons beaucoup, en raison des soins vigilants qu'elles seules savent prodiguer à notre enfance; et qu'enfin, tous ceux qui ont écrit contre elles ne l'ont fait que par envie ou pour s'égayer.

Après avoir épuisé tout ce qu'il avait à dire des femmes célèbres par l'héroïsme de leurs vertus, dans l'histoire sacrée ou profane, *Franc-Vouloir* termine en usant de récriminations. En d'autres termes, il fait à son tour une liste des méchants hommes... et Dieu sait si elle est abondamment fournie!

La querelle s'envenime, et atteint son apogée d'ardeur et de colère. Enfin, le juge *Vérité* sépare les antagonistes près d'en venir aux mains, prononce en faveur du *Champion des Dames*, et lui met sur la tête une couronne, ou, comme dit l'auteur, un *chapelet* de laurier :

Lors au *Champion* s'en vient-elle,
Dont tout le monde est esperdu,
Disant : Pource que la querelle
Des dames as bien defendu...
Franc Champion, tu n'as perdu
Le chapelet verd de laurier.

Cette victoire de *Franc-Vouloir* coûte la vie à l'infortuné *Male-Bouche*, que la honte et la douleur font mourir sur-le-champ. Il tombe, comme frappé d'un coup de foudre... ce qui réjouit les uns, afflige les autres, et les sépare tous.

Et voilà ce que c'est que de mal parler des dames!

Martin finit son ouvrage en adressant de modestes excuses à ses lecteurs, et particulièrement à ses lectrices :

Si prie à tous ceux humblement
Lesquelz voudront cette œuvre lire,
Qu'ils me pardonnent pleinement
Si riens y treuvent à redire.

Si j'ay bien fait, Dieu l'a fait dire ;
Si j'ay mal dict, songe l'a dict,
Songe l'a dict et fait escrire ;
Mais je n'en cuide estre desdict.

Et vous, dames et damoyelles,
Qui estes naturellement
De grâces pleines, et auxquelles
Voué me suis entièrement,
Si je n'ay assez haultement
Envers vous comply mon affaire (rempli mon devoir),
Pardonnez-moy courtoisement ;
Car j'ay fait ce que j'ay sceu faire.

Et voici la seule récompense qu'il leur demande :

Si que veuillez moy secourir,
Dames, et en faits et en diis ;
Veuillez pour Martin requérir
Le royaume de paradis ! Amen.

Nos vieux auteurs, — on a déjà pu s'en convaincre, — sont généralement peu favorables au beau sexe. Martin fait exception. Il inaugure, en quelque sorte, le règne de la galanterie littéraire ; et comme, fort heureusement, le bon exemple n'est pas moins contagieux que le mauvais, non-seulement *Franc-Vouloir* a vu se rallier autour de lui toute une phalange sacrée d'imitateurs contemporains, mais il a eu dans les siècles suivants une postérité nombreuse et qui ne semble pas près de s'éteindre, pour l'honneur de la courtoisie française.

C'est ainsi que, vers la fin du seizième siècle, — un peu avant la Saint-Barthélemy, si notre mémoire n'est pas en défaut, — messire Jacques Yver, gentilhomme poitevin, seigneur de Plaisance, de la Bigotterie et autres lieux, n'eut rien de plus pressé que de dédier aux belles et vertueuses damoyelles de France, un sien petit volume, mignon et coquet, intitulé : *le Printemps d'Yver*. La dédicace dont nous parlons est tout à fait à la hauteur de ce titre, ou plutôt de ce calembour fleuri. Vous allez en juger :

« Pour le zèle que je porte aux Vertus, aux Grâces et aux Muses, — dit entre autres choses l'aimable gentilhomme, — j'ay estimé que les vertueuses, gracieuses et bien apprises damoyelles (desquelles nostre France se voit si heureusement embellie), estoient bien le plus digne subject que je puisse eslire entre les plus exquises choses de ce monde ; espérant qu'encores qu'ayant la main trop débile pour bien tenir la docte plume de cygne, j'aye prins la *plumette* d'un passereau (oiseau de la Mère d'Amour), et que voz souveraines perfections (mes damoyelles) méritent d'estre chantées d'une plus haute voix que la mienne, néantmoins elles ne desdaigneront les petits fredons de ma chanterelle. »

Mis en verve par ce joli commencement, Jacques Yver continue en redoublant de politesse et de gracieuseté :

« J'ay voulu vous dédier les premiers ans de ma vie, et j'ay fait un bouquet de fleurettes de ce mien *Printemps*, pour le présenter et offrir à votre excellence ; en attendant, après ces fleurs, un fruit qui ne desmentira point sa saison par une oysive stérilité, ou par une lasche tardiveté. Recevez donc (gentilles damoyelles), selon vostre naturelle douceur et humanité, ces arrhes de mon affectionné devoir, te-

moigné par ce petit livret, lequel (si voz yeux bénings luy font tant d'honneur, que de le lire par esbat), lorsque le trop de loysir vous ennuyera, s'efforcera de tromper cest ennuy. »

Et il termine son épître en murmurant avec un profond salut :

« Je suis (mes damoyelles) et seray toute ma vie
Le très-affectionné serviteur
De voz bonnes grâces,
JACQUES YVER. »

Plus d'un siècle après Jacques Yver, un autre descendant de *Franc-Vouloir*, Regnard, qui par sa verve franche et vigoureuse mérita d'obtenir le second rang à la suite de Molière, Regnard, disons-nous, combattit de nouveau *Male-Bouche* dans la personne de Boileau. A la diatribe, — généralement médiocre, du reste, — que celui-ci, d'après Juvénal, avait lancée contre toutes les femmes sans exception, il riposta par une *Satire contre les maris*, qui, malheureusement, n'offre presque rien de remarquable, et qui même, au point de vue du talent poétique, est restée bien au-dessous du réquisitoire de Despréaux.

« Quelque chose que je dise contre le mariage, écrit Regnard dans une courte préface qu'il a mise en tête de son plaidoyer, mon dessein n'est pas d'en détourner ceux qui y sont portés par une inclination naturelle, mais seulement de faire voir que les dégoûts et les chagrins, qui en sont presque inséparables, viennent pour l'ordinaire plutôt du côté des maris que de celui des femmes, contre le sentiment de M. Despréaux. J'espère qu'en faveur de la cause que j'entreprends, on excusera les défauts qui se trouveront dans cette satire ; je me flatte du moins que les dames seront pour moi ; et, à l'abri d'une si illustre protection, je ne crains point les traits de la critique la plus envenimée. »

L'auteur de la *Satire contre les maris* rend compte en ces termes du motif qui lui a mis la plume à la main :

Ne t'imagines pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la satire (1),
Ni que par un censeur le beau sexe outragé
Ait besoin de mes vers pour en être vengé ;
Ce sexe plein d'attraits, sans secours et sans armes,
Peut assez se défendre avec ses propres charmes ;
Et les traits d'un critique affaibli par les ans
Sont tombés de ses mains sans force et languissants.
Mon esprit autrefois, enchanté de ses rimes,
Lui comptait pour vertus ses satiriques crimes,
Et livrait avec joie à ses nobles fureurs
Un tas infortuné d'insipides auteurs ;
Mais je n'ai pu souffrir qu'une indisciplinée veine
Le forçât, vieil athlète, à rentrer dans l'arène,
Et que, laissant en paix tant de mauvais écrits,
Nouveau prédicateur, il vint, en cheveux gris,
D'un esprit peu chrétien nous faire horreur des femmes.

(1) Regnard, à son insu probablement, imite là deux vers de son antagoniste :

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la satire,
(*Art poétique*, chant II.)

Reprenant ensuite la thèse déjà développée par Martin Lefranc dans son *Champion des Dames*, il déclare hautement que les maris ont toujours tort, et les femmes toujours raison :

Si l'hymen après soi traîne tant de dégoûts,
On n'en doit imputer la faute qu'aux époux ;
Les femmes sont toujours d'innocentes victimes,
Que des lois d'intérêt, que de fausses maximes
Immolent lâchement à des maris trompeurs.

Puis, à l'instar encore de notre ami *Franco-Vouloir*, il se lance tête baissée dans l'interminable chapitre des récriminations, entame la liste des maris pervers, les classe et les décrit, absolument comme Cuvier distribuant par genres et par espèces les animaux féroces à lui connus.

Tantôt c'est un fripon enrichi à qui l'or, produit de ses infamies et de ses bassesses, procure le plus brillant des mariages :

On trouverait encore à quelque vieux pilier
Son dernier habit vert pendu chez le friper ;
Par ses concussions fatales à la France
Il a déjà vingt fois affronté la potence :
Mais cent vases d'argent parent ses longs buffets,
Avec peine un milan traverse ses guérets ;
Que faut-il davantage ? Aujourd'hui la richesse
Ne tient-elle pas lieu de vertu, de noblesse ?
Et, pour faire un époux, que voudrait-on de plus
Que dix terres en Beauce, avec cent mille écus ?

Tantôt c'est un avaro intraitable et sans cœur, qui n'a pas honte de laisser sa pauvre jeune femme dans le dénûment le plus profond, et qui, toutes les fois qu'il s'agit d'acquitter une obligation pécuniaire et de délier les cordons de sa bourse, n'est jamais à court, dans son esprit miraculeusement inventif, d'excellentes raisons pour ne pas payer. Cet homme, bien entendu, se nomme Harpagon, et ne peut guère, en effet, se nommer autrement :

Le ciel l'avantagea d'une femme accomplie ;
Il reçut pour sa dot plus d'écus à la fois
Qu'un balancier n'en peut réformer en six mois.
Sa femme se flattait de la douce espérance
De voir fleurir chez elle une heureuse abondance...

Ah ! bien oui ! La malheureuse dame, en cette occasion, comptait sans son hôte, c'est-à-dire sans son seigneur et maître :

Si, pour fournir aux frais d'un habit nécessaire,
Sa femme lui demande une somme légère,
Son visage soudain prend une autre couleur ;
Ses valets sont en butte à sa mauvaise humeur.
L'Avarice bientôt, au teint livide et blême,
Sur son coffre de fer va s'asseoir elle-même :
Pour ne le point ouvrir il abonde en raisons ;
Ses hôtes (1) sans payer ont vidé ses maisons ;
D'un vent venu du nord la maligne influence
A moissonné ses fruits avec son espérance,
Ou de fougueux torrents, inondant ses vallons,
Ont noyé sans pitié l'honneur de ses sillons.

(1) Ses locataires, sans doute.

Ainsi, toujours rétif, rien ne fléchit son âme ;
Pour avoir un habit, il faudra que sa femme
Attende que la mort, le mettant au cercueil,
Lui fasse enfin porter un salutaire deuil.

Voilà les seuls portraits que nous puissions citer dans la *Satire contre les maris*. Des raisons de goût et de morale nous forcent à laisser de côté tous les autres, pour arriver de primesaut à la conclusion ainsi formulée par l'auteur :

Si dans des vers piquants Juvénal en furie
A fait passer pour fou celui qui se marie,
D'un esprit plus sensé concluons aujourd'hui
Que celle qui l'épouse est plus folle que lui.

Une conclusion cent fois meilleure, à notre avis, ce serait de relire dans la *Genèse*, dans cet admirable livre écrit par Moïse, le plus grand des législateurs, sous la dictée même de Dieu, le double épisode relatif à la création de l'homme et à celle de la femme. Réveillé de son mystérieux sommeil, Adam s'écrie, en apercevant la compagne que l'Eternel vient de lui donner :

« Celle-ci est la chair de ma chair ! »

En d'autres termes, l'homme et la femme ne sont qu'une seule et même nature en deux êtres : l'un plus fort, l'autre plus faible ; l'un plus actif, l'autre plus sensible ; l'un plus fait pour protéger, l'autre pour aimer et se dévouer sans cesse.

Cette petite guerre mutuelle d'un sexe contre l'autre n'est, au bout du compte, qu'une double injustice, qu'un double paradoxe. Parfois, cela peut faire un jeu d'esprit assez agréable dans une conversation qui languit ; mais en bonne morale, en bonne philosophie pratique et humaine, cela ne compte pas.

Pour en revenir à notre *Champion des Dames* et à sa postérité, mentionnons, au nombre de ses derniers descendants, l'aimable auteur du *Mérite des Femmes*, ce bon Legouvé, qui a su peindre la tendresse et le dévouement des jeunes mères, dans ces vers incorrects mais sentis :

Il (l'enfant) commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide.
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaye à peine un nom qu'il entendit cent fois :
MA MÈRE est le premier qu'elle l'enseigne à dire ;
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire ;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.

Autres Productions allégoriques

POSTÉRIEURES AU *Roman de la Rose*.

L'immense popularité conquise par Jehan de Meung dut naturellement allécher ses confrères ; enhardis à la vue d'une tentative qui avait si bien réussi, les

plus savants, les plus *clercs* d'entre eux se lancèrent à corps perdu dans le dédale des rêveries allégoriques. Ce fut pendant longtemps un véritable défilé d'*abstracteurs de quintessence*, analogue à la fameuse procession des moutons de Panurge. En tête de la bande apparaît tout d'abord un certain Jehan de la Fontaine, que, bien entendu, nous ne devons confondre sous aucun rapport avec son homonyme du dix-septième siècle. Jouant sur son nom, en vertu d'une habitude généralement répandue à cette époque, le brave homme crut faire merveille avec sa *Fontaine des amoureux de science*. Douce illusion, que partageront sans aucun doute la plupart de ses contemporains !

La *Fontaine des amoureux de science*, dont l'auteur naquit à Valenciennes (ce qui fait que plusieurs écrivains l'ont appelé *Jehan de Valenciennes*, entre autres Jacques Gohorry), et fleurit dans toute sa gloire au commencement du quinzième siècle, n'est autre chose qu'un poème où l'on se charge de dévoiler aux profanes les plus impénétrables mystères de l'alchimie. L'ouvrage a pour cadre une espèce de songe, à l'instar du *Roman de la Rose* ; et quant au poète lui-même, franchement, il ressemble fort à un songe-cœur.

Cognoissance et Raison, abordées par lui, s'empres- sent de l'initier aux premières notions du grand œuvre. Cela fait, elles conduisent leur élève à dame *Nature*, qui perfectionne son éducation et lui révèle tous les secrets de la philosophie hermétique. S'il faut en croire maître Jehan, il profita si bien de ces précieuses leçons, qu'à partir de ce moment rien ne lui fut caché dans la science des sciences. Il parvint même à la réduire en pratique ; et, certes, c'était là, plus que partout ailleurs, que la pratique devait l'emporter sur la théorie.

Du reste, écoutons-le parler un instant :

J'ai nom Jehan de la Fontaine ;
Travaillant n'ay perdu ma peine,
Car par le monde multiplie
L'œuvre d'or que j'ay accomplie
En ma vie, par vérité,
Grâces à Sainte-Trinité.
C'est de tous maux la médecine
Vraye, et par effect la plus fine
Qu'on peut en aucune part querre (chercher),
Soit en mer, soit en toute terre ;
Et du métal impur l'ordure
Chasse, tant qu'en matière pure
Le rend : c'est, en métal très-gent,
De l'espèce d'or ou d'argent.

Les deux célèbres bibliographes du seizième siècle, La Croix du Maine et Du Verdier, décernent à Jehan de la Fontaine la triple et imposante qualification de *philosophe, poète et mathématicien*. Il y avait de quoi, en effet ! « Sa vie peu connue, dit Lenglet-Dufresnoy, fut celle d'un *artiste* occupé de fourneaux et de distillations ; il ne sortait de son laboratoire que pour entrer dans son cabinet, où il s'affermissait dans ses rêveries, en écrivant des vers *français* sur la science hermétique. »

Des vers *français*... plus ou moins ! La clarté, cet élément vital de la langue française, ne paraît pas avoir jamais été la qualité dominante du style her-

métique en général, et du style de Jehan de la Fontaine en particulier.

Ensuite, le polygraphe que nous venons de citer aurait pu tout aussi bien écrire *alchimiste* qu'*artiste*. L'art, à ce qu'il nous semble, n'a pas grand'chose à voir dans tout cela.

Jehan de la Fontaine voyagea quelque peu ; toujours, probablement, à la recherche du grand œuvre. Ce fut même à Montpellier, comme il a grand soin de nous en instruire, qu'il composa sa *Fontaine des amoureux de science* :

Pour ce veuil-je nommer mon livre,
Qui dit la matière et délivre
L'artifice tant précieux,
La *Fontaine des amoureux*
De la science très-utile,
Describe par mon petit style.

Son *petit style*... A la bonne heure ! au moins notre homme est le premier à se rendre justice. Mais continuons... jusqu'à Montpellier :

Faict fut par amoureux servage,
Lorsque n'estoye jeune d'âge,
L'an mil quatre cens et treize,
Que j'avoye d'ans deux fois seize ;
Comply fut au mois de janvier,
En la ville de Montpellier.

Ce qui nous apprend, par parenthèse, qu'il termina son fameux ouvrage à l'âge de trente-deux ans, et que lui-même avait vu le jour en l'année 1381. Que la postérité se le dise !

Puisque nous en sommes sur cet intéressant chapitre de la poésie alchimiste, n'oublions pas l'auteur d'une autre *Fontaine* à puiser le grand œuvre, la *Fontaine périlleuse*, production anonyme du quinzième siècle. Jacques Gohorry, dans un *Commentaire* joint à ce petit ouvrage dont il se fit l'éditeur au seizième siècle, prétend qu'il recèle tous les arcanes de la pierre philosophale. Néanmoins, Goujet affirme, dans sa *Bibliothèque française*, que la *Fontaine périlleuse* est tout bonnement un traité de morale allégorique, destiné à prémunir un jeune homme contre le danger des passions.

Guillaume de Déguilleville, un enfant de Paris, appartient aussi à l'école de Jehan de Meung. Les détails biographiques n'abondent guère sur son compte. Tout ce qu'on sait à cet égard, c'est qu'il se fit moine un beau jour en l'abbaye royale de Chaalis, de l'ordre de Cîteaux, fondée au douzième siècle près de la ville de Senlis. Quelques écrivains assurent même qu'il fut prieur de cette abbaye, qu'il y vécut toujours et qu'il y mourut.

Quoi qu'il en soit, il paraît avoir commencé à écrire vers l'an 1330, au début du règne si malheureux de Philippe de Valois. On connaît de lui trois *Songes* en vers. Le premier a pour titre : *Le Pèlerinage de la vie humaine* ; le second : *Le Pèlerinage de l'ame séparée du corps* ; et le troisième : *Le Pèlerinage de Jésus-Christ*.

Pierre Virgin, moine de Clairvaux, qui, après la mort de Déguilleville, retoucha et publia les trois poèmes de ce dernier, les fit précéder d'une espèce de prologue, où il s'exprime en ces termes assez curieux :

Cy ensuit le noble *Romant*
Du *Pélerin*, bon et utile,
Composé bien élégamment,
Par Guillaume de Dégueilleville,
Moine de l'ordre de Cîteaux;
Distingué par voye très-subtile
En trois livres espéciaux.

Le premier, du pèlerinage
De l'homme, durant qu'est en vie;
L'autre de l'aame, de la caïge
De son corps desjà despartie;
Le tiers déclare et annuncie
Le pèlerinage du Christ,
Depuys qu'il fut né de Marie
Jusqu'à l'envoy du Saint-Esprit.

Nous ne parlerons ici que du premier de ces trois poèmes allégoriques et moraux : le peu que nous en dirons sera plus que suffisant pour faire juger des autres.

L'auteur, autrement dit le *pélerin*, voit en songe la Jérusalem céleste, représentée dans un miroir qui en reproduit fidèlement toutes les merveilles. Ce spectacle divin l'exalte et le transporte :

« Oh ! s'écrie-t-il, je veux partir, partir à l'instant même pour cette ville miraculeuse. »

Tandis qu'il se procure le costume obligé de tout pèlerin, arrive une dame de la plus rare beauté, qui s'offre à lui servir de guide. Cette dame a nom *Grâce de Dieu*. Une autre dame, *Nature*, survient à son tour, interrompt *Grâce de Dieu* et la contredit avec aigreur. Mais *Grâce de Dieu* la reprend, l'humilie et l'oblige enfin à lui demander pardon.

En poursuivant son voyage, le pèlerin rencontre sur sa route les différentes passions auxquelles l'humanité se trouve en proie. Chacune lui dit son nom et lui trace elle-même son portrait. De là, il est reçu dans un couvent où il subit trente-neuf ans d'épreuves.

Envie, *Trahison*, *Scylla avec ses chiens*, s'introduisent dans le monastère, se jettent brutalement sur le poète, le chargent de coups et le laissent à demi mort sur la place.

Quelque temps après, comme notre homme, revenu de son évanouissement, était en train de panser ses blessures, Ovide se montre à lui, semble prendre part à ses maux, et se met à lui réciter des vers latins pour le consoler et le guérir; puis, tout à coup, l'auteur des *Métamorphoses* disparaît comme il est venu, sans qu'on sache trop ni pourquoi ni comment.

A la fin, maître Guillaume (il va sans dire que nous passons une foule de détails, tous plus insipides les uns que les autres), maître Guillaume, disons-nous, se trouve face à face avec *Infirmité* et *Mort* sa compagne. Cette rencontre lui déplaît singulièrement; il veut fuir, mais en vain. *Infirmité* le saisit, et *Miséricorde* le conduit dans une infirmerie dont *Crainte de Dieu* est la portière. Malgré toute sa bonne volonté, celle-ci ne peut empêcher la *Mort* de se présenter avec sa faux. La terrible moissonneuse lève le bras, assène un coup vigoureux de son instrument sur la tête du pèlerin, et le tue... c'est-à-dire le réveille, car il ne faut pas oublier que tout cela n'est qu'un songe. Écoutons une dernière fois le vieil auteur :

La mort laissa sa faux courir,

Et me fit du corps départir,
Ce me sembla, en ce moment;
Si que de l'espouvantement
Esveillé et desdormy fu,
Et me trouvay si esperdu
Qu'aviser je ne me pouvoye
Si jà mort ou en vie j'estoye,
Jusqu'à tant que j'ouïs sonner
L'horloge de nuit pour lever;
Et aussi lors chantoyent les coqs,
Pour quoy lever me cuiday lors :
Mais ne pus, car fus retenu
De la grand'pensée où je fu
Pour le mien aventureux songe,
Auquel si que/qu'une mensonge (1)
Estoit meslée ou contenue,
Ou qui fust de peu de valne,
Nul esmerveiller ne s'en doit;
Car jamais froument on ne voit
Croistre, qu'entour paille n'y ait
Jusques que dehors on l'en trait.

C'est une petite leçon d'indulgence que maître Guillaume nous donne, sur la fin de cette tirade. Profitons-en et passons outre, sans nous amuser davantage à démêler la paille du froument.

On a d'un certain Jehan de Castel, qui vivait sous Louis XI, le *Miroir des pêcheurs et pécheresses*. Ce miroir, c'est la mort. L'auteur veut que tout le monde s'y contemple, à commencer par les *Dames et Damoyelles*, qui doivent y regarder sans cesse ce qu'elles seront un jour. En somme, l'ouvrage de Castel est un commentaire proluxe de ces paroles de l'Écriture sainte : *Souvenez-vous de votre dernière fin, et vous ne pêcherez point.*

Le poète nous apprend qu'il a composé son œuvre allégorique et morale à la requête de révérend père en Dieu messire Jehan du Bellay, noble homme, évêque de Poitiers (de 1462 à 1478), l'an de grâce mil quatre cens soixante et huit. Il s'y nomme religieux de l'ordre de saint Benoît et chroniqueur de France.

Les vers de Castel sont mêlés de latin et de français. Ils sont ordinairement de cinq pieds, et répartis en stances dont chacune les présente alignés sept par sept, ce qui, à la longue, ne laisse pas d'être un peu monotone. Une chose très-rare à cette époque, c'est qu'un certain nombre de pièces sont en vers alexandrins.

Dans l'*Abusé de Cour*, ouvrage anonyme du même temps, *Abus* et *Fol Cuidier* conduisent l'*Abusé* auprès de dame la *Cour*. La fortune semble d'abord sourire à notre apprenti courtisan; il obtient un emploi dans la fauconnerie. Mais sa brillante position ne tarde pas à lui tourner la tête.

Dans le palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune...
Il est bien malaisé de régler ses desirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyr.

Ainsi devait parler La Fontaine, près de trois siècles plus tard, à propos d'un autre *Abusé de Cour*, le malheureux Fouquet. Hélas ! les hommes et les choses

(1) *Mensonge*, ici, est féminin, à l'exemple de l'italien *menzogna*.

ne changent guère en ce bas monde ; les costumes seuls varient un peu.

Pour en revenir à notre *Abusé* du quinzième siècle, il veut à toute force, lui, pauvre petit gentilhomme à peine débarqué de sa province, se maintenir sur le même pied que les plus hauts seigneurs ; il prétend lutter de magnificence avec plus fort que lui. C'est toujours cette vieille fable de la *Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Boeuf* :

La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Même chose advient à l'imprudent fauconnier. Il dépense à tort et à travers, s'endette, se ruine, et, finalement, tombe malade. Deux sœurs, *Pauvreté* et *Maladie*, viennent alors le trouver et le conduisent à l'hôpital.

Heureusement qu'Aristote se trouve là ; — au moyen âge Aristote est partout. — Il console l'*Abusé*, le guérit au physique et au moral, et lui fait avaler à très-forte dose, en guise de remèdes souverains, les plus beaux préceptes de la philosophie. L'*Abusé* se pènetre pleinement de tous ces préceptes, promet au sage qu'ils feront dorénavant le sujet assidu de ses méditations, et souhaite à quiconque se sera laissé comme lui décevoir par madame la Cour, de ne pas attendre si tard pour venir à résipiscence.

Terminons ces détails sur la poésie allégorique de notre seconde période, en mentionnant le *Parement et Triomphe des Dames*, ouvrage d'Olivier de la Marche, maître d'hôtel et capitaine des gardes du fameux duc de Bourgogne, Charles le Téméraire.

L'auteur, à la veille de se marier, se demande quel présent, ou, comme nous dirions aujourd'hui, quelle corbeille de noces il pourrait bien envoyer à sa future compagne. Après longues et sérieuses réflexions, il se décide à lui faire cadeau de la singulière garde-robe que voici :

Les pantoufles d'humilité ;
Les souliers de soing et bonne diligence ;
L'espinglier de patience ;
La bourse de libéralité ;
La bague de foy ;
La robe de beau maintien ;

La ceinture de dévôte mémoire ;
Les gants de charité ;
Le pègne de remors de conscience ;
Le ruban de crainte de Dieu ;
La coiffe de honte de meffaire ;
Le chaperon de bonne espérance ;
L'anneau de noblesse ;
Enfin, le miroir d'entendement par la mort.
Ce dernier article de toilette nous semble avoir été emprunté à Jehan de Castel.

Du reste, Olivier de la Marche n'est pas exclusif dans sa libéralité. Il exhorte, en finissant, toutes les dames qui liront son livre à profiter du cadeau plus ou moins galant qu'il destine à sa future :

Pour ce, mesdames, qui lisez ce dictier,
Le bien soit pris, le mal en non chaloir (mis de côté) ;
Pour l'amour d'une, que mon cœur a plus cher,
J'ay pris la peine de ce livre traictez :
Dont toutes autres en pourront mieulx valloir.
Je donc, LA MARCHÉ, ma d'aucun bon vouloir,
Querant vertus et reboutant les blasmes,
L'ay baptisé le Triomphe des Dames.

Or prens congé des dames humblement,
A chascune d'elles me recommande ;
Mon service, je l'ay faict loyalement,
De cœur, d'esprit, de sens, d'entendement.
Si faulte y a, j'offre que je l'amende (corrige) ;
Le temps me monstre qu'il fault que je me rende :
Puisque ainsi est, je me rens et me donne
A Jésus-Christ qui les péchez pardonne.

Dans notre prochain article, nous essaierons de faire connaître la poésie lyrique de la période qui nous occupe encore actuellement. C'est un côté de la question littéraire du moyen âge que, jusqu'ici, nous avons dû forcément laisser dans l'ombre, par la grande raison qu'il est impossible de tout dire à la fois. Mais patience : les naïfs Orphées de notre vieille Gaule ne tarderont pas à paraître dans la présente *Chronique*, et nous les saluerons l'un après l'autre, depuis le châtelain de Concy jusqu'au touchant et gracieux captif d'Azincourt.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

SIMPLES CONSEILS

sur

L'ÉDUCATION DU CŒUR

Par M^{me} HERMINE THIERRY (1).

—000—

Bien souvent nos lectrices, parmi lesquelles il se trouve un grand nombre de jeunes mères et de sœurs

ainées, ayant charge d'âmes, nous demandent quelques indications sur les livres qui traitent de l'éducation. Heureuses de pouvoir les obliger, nous interrompons la suite de nos articles sur Christophe Colomb pour dire un mot d'un livre écrit par une mère, et qui renferme des renseignements précieux, d'excellentes observations sur le premier des arts, l'art d'élever l'enfant qui, à son tour, en élèvera d'autres, gland de chêne qui renferme une forêt.

Madame Hermine Thierry offre aux mères le résultat de son expérience personnelle ; elle a élevé ses enfants, et le succès a couronné ses efforts ; elle a désiré que d'autres dévouements pussent profiter de sa science maternelle ; ces conseils destinés à sa fille,

(1) A Montauban, chez Forestié, un volume in-8°, prix : 6 francs.

elle les livre à la publicité dans l'espoir de faire un peu de bien.

Madame Thierry pourrait prendre, pour épigraphe de son système d'éducation, ces mots de saint Augustin : *Aimez, et faites ce que vous voudrez!* Sa méthode, c'est l'amour, le saint amour de la mère pour son enfant, l'amour dévoué de toutes les heures, qui ne cède jamais l'enfant à des mains mercenaires; l'amour vigilant qui observe, qui devine les défauts à leur première apparition et les corrige à force de calme et de persévérance; l'amour patient qui ne se lasse jamais ni des soins matériels, ni des détails de l'instruction; l'amour intelligent qui mesure la tâche à la portée d'esprit de l'enfant; l'amour d'abnégation qui sacrifie tout à l'enfant, qui le considère comme le premier devoir et le premier plaisir de la vie. C'est ainsi que madame Thierry envisage la tâche de l'éducation; elle croit avec raison qu'un complet dévouement engendre une grande puissance, et que lorsqu'on s'est donné tout entier à un être, on acquiert un véritable pouvoir pour le diriger vers le bien.

À des considérations élevées sur l'enfance, l'importance de l'éducation et le zèle persévérant que l'on doit apporter à cette noble tâche, madame Thierry ajoute des conseils pratiques, parmi lesquels nous en choisissons quelques-uns pour les offrir à nos lectrices. Beaucoup d'entre elles nous ont demandé des avis sur les livres que l'on peut mettre aux mains des enfants. Voici ce que madame Thierry nous dit à ce sujet :

« Pour favoriser autant que possible, chez les enfants, le goût de la lecture, d'où dépend, en éducation, le succès le plus infaillible, il faut qu'ils aient dès leur bas âge, une bibliothèque à eux, les laissant libres de prendre comme de quitter un livre à volonté, et de glaner à leur choix dans ce champ fécond. Donnez-leur de suite l'*Éducation familiale*, de miss Edgeworth, traduite par madame Louise Belloc; toute la *Bibliothèque d'éducation*, composée de plusieurs séries, et portant en tête les noms suivants : MM. de Châteaubriand, Ch. Nodier, P. de Ségur, Campenon, Lemerrier, de Pongerville, Soumet, et beaucoup d'autres après lesquels on ne peut rien citer de mieux. J'insiste sur les noms, parce qu'il existe une multitude de livres que, depuis une douzaine d'années, on a gratifiés du titre de *Bibliothèque d'éducation*, et qui n'ont pas de rapport avec ceux-ci.

« Joignez aux ouvrages cités plus haut tous ceux de madame Foa, si goûtés et si dignes de l'être, ceux de Berquin, le vieil ami de nos enfants; les délicieuses compositions de mesdames Tastu, Voiart, Valmore, Nanine Souvestre, Alida de Savignac, et d'autres encore que toutes les mères devraient connaître. Mademoiselle Ulliac Trémadeure, dont la lecture viendra plus tard, est également un auteur hors ligne, pour qui un simple éloge serait insuffisant : c'est un noble talent!

« Dans le catalogue des enfants figurera un choix des naïfs ouvrages de Schmid. Pour un âge plus avancé, il en est de remarquables et d'infiniment jolis, entre autres les *Deux Miroirs*.

« Le goût particulier des enfants pour tel ou tel genre doit être pris en considération. À ceux qui préfèrent le récit des voyages et des naufrages, on donne tous les marins, les Robinsons, sans pour cela exclure les autres ouvrages. Une condition générale de suc-

cès, ce sont les rapports, l'affinité des devoirs et des plaisirs avec les personnages mis en scène..... Cela explique pourquoi les livres élémentaires ne peuvent convenir à tous les rangs, malgré l'unité auguste de la morale..... un enfant veut trouver d'abord des leçons, des exemples qu'il puisse s'appliquer à lui-même.....

« Dès que l'élève sait lire, la route est tracée : des plaisirs seront ses maîtres. Il trouve les uns et les autres sur les rayons de sa bibliothèque. »

À ces indications en succèdent d'autres, utiles et judicieuses, sur les études, particulièrement l'étude de l'histoire, si intéressante lorsqu'elle est présentée avec habileté.

Les chapitres sur l'amour-propre, la *vérité*, la *tempérance*, le caractère méritent d'être lus avec attention. En parlant de la toilette des jeunes filles, madame Thierry donne quelques conseils que nous croyons utiles à nos lectrices :

« Apprenez aux jeunes filles à apprécier la simplicité de bon goût, si attrayante à tout âge. Je voudrais, par exemple, qu'en dépit de la mode, elles ne fussent jamais décollées, sous aucun prétexte. La mise d'une femme devrait refléter l'harmonie intérieure de son être : point d'éclat, de contraste, point d'affectation, mais de la distinction, de la décence, de la fraîcheur. Si vous soignez constamment la tenue des jeunes personnes, elles n'auront ni raideur ni préoccupation sous leur toilette; et, vers treize ans, laissez les à peu près libres de choisir, dans leur trousseau, le vêtement qu'il leur plaît de mettre. Vous obtiendrez de la sorte l'aisance et le naturel désirables, tandis qu'en transformant en reliques certaines robes réservées, vous empêchez les jeunes filles les jours où elles les portent. Qu'on ne croie pas qu'il résulte de cette tolérance le moindre inconvénient : les enfants élevés suivant ma méthode ont le sentiment précoce des convenances; ils n'abusent de rien; ils sont les premiers à vous soumettre leurs désirs, à recueillir vos avis; leur douceur, leur soumission, vous laissent un arbitrage entier; seulement, vous déclinez vos pouvoirs quand vous les jugez inutiles, en réservant vos droits d'amie..... Engagez votre fille à appliquer à des œuvres de charité les économies prélevées sur des objets d'agrément susceptibles d'être suppléés par d'autres aussi jolis et moins coûteux, en laissant à vos élèves le mérite du choix et le plaisir de la bienfaisance. Formulez avec sentiment, par des paroles analogues à celles-ci, tout reproche relatif aux articles de toilette : — Regarde, chère enfant, cette robe neuve déchirée par ta faute : avec l'argent nécessaire pour la remplacer, nous aurions eu le bonheur de secourir un pauvre de plus! un malade aurait pu être soulagé..... un enfant vêtu pour tout l'hiver..... quel regret!..... »

Voici, au sujet du choix de la musique vocale, quelques pensées d'une délicatesse féminine, que nous avons lues avec plaisir :

« Il est triste de voir les femmes les plus sensées laisser le répertoire de la musique vocale à l'entière discrétion du professeur, lequel, si honnête qu'il soit, ne se croyant pas prédestiné à la réformation du genre humain, n'est rigoriste absolu que sur trois articles : la beauté de l'harmonie d'abord; puis l'expression et la justesse de l'exécution; les paroles l'occupent peu ou point. C'est qu'en effet, là s'arrêtent les

limites de sa spécialité ; mais là aussi devrait commencer la sollicitude clairvoyante d'une mère. J'ai toujours éprouvé une sensation pénible en écoutant des voix fraîches et chastes chanter des paroles ridicules, si ce n'est pire encore, sur d'admirables notes où le génie a déposé souvent son souffle divin. Ceci se passe dans tous les salons sans qu'on y trouve à reprendre, tant la légèreté des habitudes est contagieuse, tant elle obscurcit les meilleurs jugements : entraîné par la routine, on ne réfléchit pas : on imite.

» Dans les maisons les plus honorables, les pianos sont encombrés de compositions lyriques dont la niaiserie sentimentale est le moindre défaut ; de duos étranges, offrant l'assortiment de la platitude des vers et du scandale des mots. Oh ! combien j'engage à abjurer cette indifférence !... Si l'on savait ce qu'on ôte à la candeur, ce qu'on livre au hasard, ce qu'on perd en inspirations hautes et puissantes, on comprendrait que cette négligence peut s'appeler un malheur. Le chant d'une jeune fille devrait avoir la pureté d'une prière, sa jolie bouche ne devrait s'ouvrir que pour proférer des mots dignes d'un cœur sans tache et d'une vie de séraphin.... »

Qui n'applaudirait à la justesse de ces réflexions ? A ces avis, qui regardent surtout l'éducation des jeunes personnes, madame Thierry a ajouté un chapitre sur la direction des garçons ; on y reconnaît la mère intelligente et dévouée. Quelques lettres, adressées à une jeune fille, remplies de bons conseils, de gracieux détails, terminent l'ouvrage, qui mérite une place distinguée parmi les écrits sur l'éducation, excellents et nombreux, dont la France a doté les mères. Après madame de Genlis, madame Campan, madame de Rémusat, madame Guizot, madame Tas-tu, les *Simplex Conseils* de madame Thierry seront lus avec plaisir, médités avec fruit, car, à chaque page, on retrouvera l'impression d'une expérience personnelle, toujours si précieuse. Nous voudrions seulement que ce bon livre fût rédigé avec plus de méthode ; que l'auteur classât et réunît les différents chapitres qui traitent de l'instruction et de l'éducation, et nous espérons que, dans une seconde édition, ce travail excellent gagnera encore en se présentant à l'œil et à l'esprit du lecteur avec plus d'ordre et de netteté.

M. F.

OR ET ALLIAGE

Tout ce que vous donnerez au
nom de mon Père vous sera compté
dans les cieux !

Jeanne du Coudray, comtesse de Mauroy, avait eu pour sœur de lait Jeannette Lebègue, femme Duval, et quelque différentes que, naturellement, leurs destinées eussent dû être, la noble comtesse et l'humble ouvrière s'étaient gardé une amitié sincère.

Il est vrai que les deux jeunes filles avaient grandi ensemble sur les vastes pelouses du château du Coudray, dont le parc se déroule en immense éventail, touffu, moussu, fleuri, du sommet de la colline, où sont situés le château et le village, jusque sur les bords de la Seine, un peu au-dessus de la petite ville de Corbeil.

Et non-seulement leurs membres souples et agiles s'étaient développés aux mêmes lieux, non-seulement leurs jeunes regards s'étaient ouverts aux mêmes spectacles et leurs oreilles aux mêmes sons, toutes coïncidences dont l'esprit et le cœur gardent à jamais le souvenir, et qui fournissent, pour toute la durée de l'existence, aux charnants et éternels l'en souvenirs-tu ? mais encore madame la baronne du Coudray avait voulu, un peu pour le bien de Jeannette, un peu pour donner à Jeanne de l'émulation, que les sœurs de lait partageassent, non pas toutes, mais presque toutes les mêmes leçons ; encore, n'en aurait-elle excepté aucune, si la mère nourrice, qui recevait de telles faveurs avec la sincère reconnaissance qu'elles méritaient, ne s'était cependant, respectueusement mais formellement opposée à ce que Jeannette participât à celles de ces leçons qui étaient consacrées à la musique et au dessin.

« Le reste est bon, avait dit, ou à peu près, la judicieuse paysanne ; aujourd'hui le savoir est une manne dont chacun doit récolter sa part ; qui plus, qui moins ; et c'est par ce moyen que l'amélioration pénètre dans tous les corps d'état ; chez le laboureur aussi bien que chez l'ouvrier ; que laboureurs et ouvriers s'instruisent donc ! Lire, écrire, compter, un peu de géographie, un peu d'histoire, très-bien ! Cela est utile et agréable, et ça n'empêche pas qu'on apprenne un métier ni qu'on l'exerce avec cœur ; le chant c'est encore bon ; la jeunesse qui se réunit pour chanter ne pense pas à mal ; le chant donne envie de prier, quand il n'est pas lui-même une prière ; mais le piano, mais le dessin, c'est de ça que nous n'avons que faire ! Chez celles des filles pauvres qui n'en savent qu'un peu, ce peu suffit pour leur tourner la tête, et faire prendre en pitié l'ouvrier qui est leur père, et la blanchisseuse hâlée qui est leur mère ; chez celles qui parviennent à en savoir beaucoup, ça peut bien ne pas corrompre le cœur ; j'ai entendu dire que le vrai savoir et l'honnêteté marchent souvent de pair ! mais ça produit un autre effet, ça leur donne soif de renommée, ça fait danser devant leurs yeux, cent et cent rêves, cruels follets à la poursuite desquels elles s'élancent, eux fuyant toujours, elles ne cessant de les poursuivre, jusqu'à ce qu'épuisées par les angoisses et les faux espoirs, elles meurent à la peine ! Ici même, pas plus tard qu'il y a deux ans, nous en avons eu un triste exemple ; allez voir ce qu'il y a d'écrit sur la tombe de Louise, la fille de Jean Louis ! »

« La flamme éclaire, mais elle consume ! »

»Toute petite, cette enfant chantait, chantait, chantait, des airs jolis à vous remuer le cœur, et jamais les mêmes; nous ne savions où elle les allait prendre; un monsieur l'entendit, et, trouvant cela merveilleux, il lui donna, gratis, des leçons de piano, de composition, d'harmonie, comme il disait; alors, elle fit des chansons; ses chansons furent vendues; elle en fit d'autres; celles-ci le furent moines; elle imagina de travailler pour les théâtres; elle en perdait le boire et le manger; ses fraîches couleurs se fanaient, ses lèvres désapprenaient le sourire; à vingt-ans, son front avait un grand pli comme on n'en a qu'à soixante; quand elle parlait de son opéra, elle vous communiquait la fièvre! Chez elle, pour la soutenir à ne rien faire d'un rapport immédiat, petit à petit on vendait tout; elle le voyait, et son ardeur à la poursuite de sa chimère en augmentait, mais son travail, pour être hâté, ne s'en trouvait peut-être pas meilleur; ces états-là sont des états de riches; il y faut du loisir. Enfin, après des années de démarches, l'opéra fut joué; il échoua, et Louise en mourut, au milieu de la misère des siens; misère qu'on ne lui reprochait pas, pourtant! C'est pourquoi, madame la baronne, je m'en tiens à ce que j'ai dit, tout en vous remerciant, de tout mon cœur, de vos bontés.

Et Jeannette Lebègue, qui avait sa petite table à écrire à côté de celle de Jeanne du Coudray, prit l'habitude de se relirer pendant les leçons de dessin et de piano que recevait cette dernière, la sage nourrice ayant d'ailleurs, disposé de ces heures-là, pour les travaux du ménage; de cette sorte, Jeannette croissait en savoir, et ne s'en accoutumait pas moins, aux difficultés de sa condition.

Jeanne et Jeannette avaient de nombreux points de ressemblance; elles étaient naïves, gaies et vraies; elles avaient l'esprit droit, l'humeur douce et le cœur sensible; seulement, soit qu'elle fût d'un tempérament plus lymphatique, soit l'effet de l'extrême facilité d'accomplissement que rencontraient ses moindres desirs, Jeanne aimait le bien, sans doute, et elle en recherchait la pratique, mais à la condition que cela ne lui coûtât ni fatigues ni soucis; tandis que pour venir en aide à ceux qui souffraient, Jeannette devait forcément payer de son activité et de ses peines; l'une exerçait la charité, l'autre l'ordonnait?

A l'époque de leur première communion, par exemple, Jeanne avait voulu que toutes les jeunes filles qui devaient s'agenouiller à ses côtés à la sainte table fussent habillées à ses frais, et que, ce jour-là, elles dinassent avec sa mère; la baronne avait acquiescé de grand cœur à ce désir; à toutes les communiantes un habillement complet avait été porté, la veille de la première communion, avec une invitation à dîner pour le lendemain, sauf à une seule, dont l'extrême difformité aurait, à ce qu'avait pensé mademoiselle du Coudray, affligé les yeux et les cœurs; cette enfant avait été à demi brûlée, et en était restée borgne et horriblement courbée; il était trop vrai que son aspect faisait éprouver une sensation pénible; mais, elle aussi, quelles sensations plus pénibles encore ne dut-elle pas ressentir en recevant ses blancs vêtements, de ne les voir point accompagnés de l'aimable petite lettre, que la plupart de ses compagnes avaient reçue! En vain, Jeanne avait eu l'attention de joindre au carton qui contenait les habits un ample

panier de provisions; Adélaïde n'en pleura pas moins à chaudes larmes, et la veille du grand jour et le jour même, et ses pleurs redoublèrent, quand elle vit, midi sonnant, les autres jeunes filles entrer triomphantes au château.

La grille écussonnée et surmontée de la couronne de baron ne s'était pas refermée sur la dernière d'entre elles, qu'une voix mélodieuse — quelle voix n'est mélodieuse lorsqu'elle part du cœur? — vint faire tressaillir la pauvre délaissée.

« Adélaïde, veux-tu que je dîne avec vous autres? lui demandait Jeannette Lebègue.

— Hein, fit Adélaïde? j'ai mal entendu, sans doute, toi la sœur de lait, l'amie de mademoiselle Jeanne, tu n'es point là-bas? tu n'es point assise à ses côtés? »

Et lorsque Jeannette eut renouvelé sa requête, lorsque la petite infortunée fut certaine que Jeannette lui sacrifiait le beau repas dans la belle salle, son visage se couvrit de larmes, douces celles-ci, et, à travers ses larmes, il y eut un tel rayonnement de bonheur dans ses traits, qu'elle n'en était presque plus laide, et que Jeannette l'embrassa sans dégoût.

« Oh! Jeannette, Jeannette, que tu es bonne! murmura-t-elle; après mademoiselle Jeanne, tu aurais été la plus fêtée au château, et tu me sacrifies ce bonheur! Madame la baronne t'aurait embrassée, et c'est moi que tu embrasses! »

Et, assise à la table rustique, entre Jeannette et sa mère, Adélaïde se trouva si heureuse, que, seul, le bonheur de Jeannette pouvait surpasser le sien!

Plus tard mademoiselle du Coudray continuant sa voie, son nom avait brillé dans toutes les listes de souscriptions, à côté des plus gros chiffres; il n'y avait ni incendies ni inondés qui fissent en vain appel à sa charité, et c'était bien; et si la bienfaisance autrement exercée éveille de plus tendres sympathies, néanmoins celle-ci mérite aussi nos éloges. Il n'y a que Dieu qui préfère le denier de la veuve à l'or du pharisien. Nous ne nous élevons donc point contre Jeanne, nous constatons simplement des faits; nous analysons deux cœurs également bons, mais diversement généreux; nous mettons en regard, pour tout dire, la charité passive et la charité qui agit, afin de prouver aux pauvres que, quoique pauvres, l'exercice de cette douce vertu ne leur est point interdit, et aussi dans le but de montrer quelle est, des deux sources, la plus fécondante et la plus salutaire à soi-même et aux autres. La satisfaction de mademoiselle du Coudray, entourée de ses compagnes, habillées par elle et recevant de sa main des mets exquis, avait été grande sans nul doute; mais la pourrait-on comparer à ce qu'avait éprouvé Jeannette changeant les larmes de douleur de la pauvre Adélaïde en des larmes de joie?

Après les inondations de la Loire, en 1849, les journaux avaient parlé de la bienfaisance de mademoiselle du Coudray, alors âgée de vingt et un ans accomplis: elle possédait de l'héritage de son père, mort depuis plusieurs années déjà, une petite ferme entourée de vignobles; cette petite ferme, elle en avait fait une donation authentique à trois des familles les plus nombreuses, parmi celles que le débordement avait ruinées. Il n'y avait là qu'à louer, aussi les louanges ne manqueraient pas; mais l'acte passé et les louanges savourées, le bienfait se trouva lui avoir

donné toute la joie qu'elle eut à en attendre, et ce fut une affaire terminée; la façon dont ses obligés usèrent de ses largesses, jamais elle ne songea à s'en informer. Cependant quelles émotions plus douces elle eût retirées de cette libéralité princière si elle en avait elle-même porté la bonne nouvelle aux intéressés! Et combien les fruits en eussent été plus durables si elle eût ensuite consenti seulement à leur consacrer quelques jours chaque année! Ils auraient vu que sa générosité ne s'arrêtait point au bienfait; que ce n'était pas la main seule qui s'était ouverte sur eux, mais que le cœur avait été véritablement touché de leur infortune; ils auraient respecté la bienfaitrice dans son œuvre, et se seraient fait un point d'honneur de lui marquer leur reconnaissance par leur bonne conduite. Qu'arriva-t-il, au contraire? Trois lots des champs et des vignes avaient été consentis à l'amiable, et la ferme avait dû être occupée par les trois ménages, propriétaires des lieux. Il n'y avait pas six mois qu'elle l'était en effet, lorsque deux des femmes crurent avoir à se plaindre de la troisième, et que commencèrent des divisions intestines, qui ne tardèrent point à faire de cette habitation, où l'on n'aurait dû entendre que des concerts d'amour et de gratitude, un séjour infernal. Les hommes épousèrent les querelles de leurs femmes; aigris par elles, ils se plainquirent du lot qui leur était échu, voulurent revenir sur le partage, et osèrent même s'intenter des procès; en un mot, au bout de quatre ans, au lieu de passer de leurs enfants à leurs petits-enfants, le bien fut vendu, à vil prix, pour couvrir les frais de procédure!

Dans la même circonstance, qu'avait fait Jeannette? Elle n'avait point de terres, point d'argent à donner; elle était alors repasseuse à la journée, et le montant de ses journées était nécessaire à la maison paternelle, elle n'en pouvait rien distraire; cependant, au récit des désastres, dont une partie de la population était frappée, se représentant les petits enfants, nus, pressés dans les bras de leurs mères à peine couvertes elles-mêmes de misérables haillons, le cœur de Jeannette s'était embrasé d'ardeur, son esprit avait fermenté.

« Comment, s'était-elle dit, vouloir de toutes les forces de son âme, et ne pouvoir rien!... »

Elle se trompait, la bonne fille; quand on veut sincèrement les choses honnêtes, Dieu inspire toujours quelque moyen de les accomplir.

Le village chômaît de maîtresse d'école, Jeannette se savait capable d'en tenir lieu, et dès lors son plan fut arrêté. Le repassage irait son train, mais de huit heures que finissait la journée, à dix heures, il y avait deux bonnes heures que l'on pouvait employer lucrativement; Jeannette offrit de donner des leçons de lecture, d'écriture, d'orthographe et de calcul, à raison de vingt sous par mois, à condition qu'on lui paierait un mois d'avance; on savait que Jeannette avait été élevée au château; d'ailleurs elle avait souvent écrit pour les uns et pour les autres, et l'on connaissait sa belle main et son joli style; ses propositions furent acceptées; dix élèves se présentèrent immédiatement, et immédiatement dix francs furent versés à la mairie du Coudray, pour les inondés de Tours; c'était peu, néanmoins Jeannette se sentit comme soulagée d'un grand poids, d'avoir pu, si faiblement que ce fût, coopérer à l'œuvre pie, qui était l'œuvre de la France

entière; chaque soir, elle se livrait avec un indicible épanouissement de cœur à l'ingrate tâche qu'elle avait entreprise, de sorte qu'elle ressentit trente fois le bonheur du bienfait!

Du reste, son sacrifice eut encore un autre résultat: en attendant une nouvelle maîtresse d'école, on la pria de continuer des leçons que l'on trouvait bonnes, et elle gagna ainsi ce qui lui était nécessaire pour entrer en ménage.

Il y avait dans le village une honorable famille de journaliers, dont le fils unique, beau garçon de vingt-quatre ans, revenait de son tour de France.

Jadis on avait bien eu quelque chose à reprendre dans la conduite d'Eugène Duval, son caractère aussi n'était pas des meilleurs; mais Jeannette était femme, les dehors agréables d'Eugène Duval la séduisirent; elle se dit que ses voyages l'avaient dû changer; de plus, une autre raison servait les intérêts d'Eugène auprès de Jeannette: occupée comme elle l'avait toujours été, nullement coquette, et d'une physionomie un peu sérieuse, on ne lui avait jamais fait la cour; tous les garçons du village la souhaïtaient bien pour femme, mais aucun d'eux n'avait osé le lui faire entendre; et quoiqu'il soit doux d'inspirer le respect, il est non moins doux d'apprendre que l'on peut inspirer l'affection: Eugène Duval eut moins de réserve, il parla, et son mariage avec Jeannette fut résolu.

Eugène Duval était menuisier ébéniste; madame la baronne du Coudray promit de l'ouvrage au château, et fournit l'atelier du jeune maître de beaux outils neufs; Jeanne ajouta à ce qu'avait amassé Jeannette et à ce que ses parents lui purent donner tout ce qu'il fallut pour monter l'habitation des jeunes gens, non-seulement du nécessaire, mais encore d'un peu de superflu; en outre, les pratiques de Jeannette lui promirent de lui continuer chez elle l'ouvrage que jusqu'alors elle avait fait chez eux; l'avenir de la bonne et charmante fille s'ouvrait donc sous les plus favorables auspices; aussi le jour de son mariage, marcha-t-elle confiante à l'autel, et bénit-elle le Seigneur avec effusion, se demandant naïvement comment elle avait pu mériter de si grands bonheurs.

Elle méritait mieux, mais les décrets de Dieu sont impénétrables; le jour même de son mariage, elle eut comme un avant-goût de ce qui lui était réservé; son mari entraîné par d'anciens camarades de désordre, les suivit au billard, et s'y oublia assez longtemps pour retrouver sa jeune épouse toute en pleurs. Il est vrai que la douleur de Jeannette ayant inspiré à Eugène Duval les plus touchantes expressions de regret, le doute affreux qui, un instant, était venu torturer son cœur, n'avait point tardé à être chassé comme une inspiration mauvaise, et à faire place à la plus trompeuse quiétude.

Cependant, telle ayant été la conduite d'Eugène Duval, le jour de son mariage, on devine ce qu'elle fut par la suite; d'abord, et bien que peu à peu la confiance de la pauvre jeune femme s'ébranlât, de semblables repentirs amenèrent des réconciliations semblables; mais bientôt Jeannette se vit délaissée, après avoir été préalablement et pièce à pièce, dépouillée de son petit ménage; sa robe de noce même, cette robe qu'elle avait faite de ses mains, et qu'elle gardait comme une relique, parce qu'elle

lui redisait des rêves évanouis mais toujours chers, sa robe de noce fut vendue pour subvenir à quelque dette de cabaret ou de jeu ! Ce fut après ce dernier exploit qu'Eugène Duval quitta pour jamais son village natal et sa femme ; Jeannette restant dans une maison pauvre et nue, avec la perspective d'un long chemin qu'elle devait parcourir seule, et sans qu'elle eût un petit enfant à aimer, pour lui adoucir l'amertume de cet isolement !

De semblables événements, par le fond, sinon par la forme, étaient survenus à mademoiselle du Coudray : elle aussi, s'était mariée et n'avait consulté que son cœur dans le choix qu'elle avait fait du comte Oscar de Mauroy ; elle aussi, dans son ménage, avait rencontré plus d'un sujet de plainte ; elle aussi, enfin, s'était vue abandonnée, non pas que M. de Mauroy se fût éloigné, mais leurs existences pour s'écouler aux mêmes lieux, n'en étaient pas moins séparées que celles de Jeannette et d'Eugène Duval.

Lorsque la vérité s'était révélée aux yeux de la jeune comtesse, elle avait frémi du vide profond dans lequel cette révélation la plongeait ; sa mère était morte ; ainsi que Jeannette, elle n'avait pas d'enfants, donc, rien à aimer ! Alors, un morne désespoir s'était emparé d'elle ; des jours et des mois s'écoulèrent et la vieillirent comme s'ils eussent été des années ; elle avait pris toutes choses en un insurmontable dégoût ; elle eût voulu mourir ! Ce fut à cet instant de désolation suprême qu'elle revint au Coudray, auprès de Jeannette, avec laquelle elle n'avait cessé d'entretenir des relations, quoiqu'elle ne l'eût point vue depuis longtemps.

Bien que Jeannette fût orpheline et isolée comme elle, elle la trouva cependant si belle toujours, malgré les chagrins qui l'avaient abreuvée, qu'elle n'en put réprimer un mouvement de surprise extrême.

« Cela ne t'a donc point brisée, que l'on t'ait trahie, puisque ton front est resté pur et que tes yeux n'ont rien perdu de leur éclat ? demanda Jeanne à sa sœur de lait. Jamais, à te voir, on ne dirait que le malheur est venu frapper à ta porte ! »

Une larme trembla au bord des cils de Jeannette et roula sur sa joue.

« Tu n'aimais pas ton mari comme j'aimais le mien ! » dit la comtesse.

Jeannette tira de son sein son anneau de mariage, qu'elle portait sur son cœur, et le baisa !

« Mais enfin, comment as-tu fait pour résister à l'abandon et à l'isolement ? »

— Voulez-vous vivre huit jours de ma vie ? fit Jeannette, vous connaîtrez mon secret. »

Et, soit désœuvrement ou curiosité, madame de Mauroy, huit jours durant, se leva dès le matin comme Jeannette ; avec Jeannette, elle commença la journée en visitant quelques vieillards et quelques infirmes, auxquels des soins furent rendus ; à côté de Jeannette, et pendant que celle-ci gagnait son pain quotidien, elle travailla de ses mains à des layettes et de chauds vêtements, dont la destination ne se faisait jamais attendre ; enfin, le soir elle assista Jeannette, dans les leçons gratuites que celle-ci donnait à quelques jeunes filles, dont le labeur journalier était utile à la famille, et qui, avaient dû prématurément quitter l'école.

Certes, le premier jour, ces occupations diverses et constantes avaient paru sinon fastidieuses, du moins très-fatigantes à madame de Mauroy ; cependant les jours suivants elle s'y accoutuma ; peu après, même, elle les souhaita avec une vivacité que depuis longtemps elle ne mettait plus à rien ; la huitaine d'essai s'écoula, et une autre, et une autre encore, sans qu'elle parût ou voulût s'en apercevoir ; et, à mesure que se succédaient les jours, le calme rentrait dans son cœur, son front se rassérénait, ses yeux éteints se ranimaient ; il lui semblait renaitre !

« Ton secret est bon, dit-elle un jour à Jeanne. Je consacrais pourtant trois mille francs aux pauvres, chaque année, ajouta-t-elle ! »

— Malgré toute mon envie, je ne puis aller au delà de cinquante francs, dit Jeannette.

— Oui, mais avec ton obole tu prodigues les parfums de ton cœur, reprit la comtesse, et ton obole est centuplée, et tes cinquante francs produisent plus de bien que jamais n'en ont fait mes trois mille ; et tu recueilles, chaque jour plus de consolations vivifiantes que ne m'en ont procuré les aumônes de toute ma vie ! Je le répète, Jeannette, ton secret est bon ! — Ordonner le bien est louable, le faire soi-même est mieux !

ADAM BOISGONTIER.

LE HÉRON

« Eh bien, Laure de Marnay se marie dans un mois ! »

— Déjà?... et avec qui ? comment avez-vous su cela Emilie ?

— Mais tout simplement par une visite que sa tante est venue nous faire il y a deux jours. Laure est enchantée de son mariage.

— Mais qui épouse-t-elle enfin ? Quelqu'un de Paris, sans doute, car je ne vois pas à Blois de fortune qui vaille la sienne.

— Eh bien ! elle se marie à Blois, pourtant ! Elle reste en province.

— Allons donc ! est-ce possible ? Laure, qui a

trente mille livres de rente à elle, qui est charmante, spirituelle, instruite, élégante ! Mais qui épouse-t-elle, bon Dieu ! Emilie, vous me faites mourir d'impatience !

— M. Louis de Cormoy.

— M. Louis de Cormoy ! un petit gentilhomme de province qui mange économiquement dans sa bonne ville les vingt mille francs qu'il doit un jour partager avec sa sœur ; qui passe l'hiver à jouer au whist chez les douairières, et l'été à chasser dans ses terres ? Et vous dites qu'elle est contente ! C'est impossible !

— Eh bien ! pourtant, ma chère Isaure, je l'ai vue toute fière et toute heureuse.

— Mais à quel propos cette stupide mésalliance ?

— Oh ! Isaure ! le mot est vif. Louis de Cormoy peut n'être pas, selon vous, un parti digne de Laure sous le rapport de la fortune et de la position sociale, car il est certain qu'elle pouvait espérer mieux, mais c'est un honnête et digne garçon, dont le père était l'ami du vôtre et du mien ; c'est un gentilhomme estimé dans tout le pays ; il est plein de cœur et de délicatesse, son extérieur est distingué...

— D'accord, chère amie ! il a toutes ces qualités et d'autres encore. Certes, ce bon Louis est un jeune homme que l'on recevra toujours avec plaisir dans son salon et que mille petites bourgeoises auraient raison de se disputer..... Mais quand on est Laure de Marnay, on n'épouse pas cela !

— Isaure, je ne comprends ni vos idées ni vos ambitions. Moi, je connais Louis depuis mon enfance, et je trouve tout naturel qu'on l'estime et qu'on l'aime. »

Cette conversation avait lieu entre deux pensionnaires, au couvent des ..., près de Blois.

On venait d'avoir quelques jours de vacances ; les jeunes filles, en rentrant au couvent, apportaient chacune une certaine somme de nouvelles, et elles avaient hâte de les échanger.

Déjà, à l'ardeur de leur curiosité, à la vivacité de leurs paroles, aux idées qu'elles émettaient naturellement et sans chercher leurs expressions, on pouvait distinguer la différence de leurs caractères, et prévoir leurs destinées dans cette vie.

Les mariages des élèves récemment sorties du couvent étaient un fécond sujet de conversation.

Chaque jeune fille, en laissant échapper une exclamation, un mot d'approbation ou de blâme, trahissait ses secrets desirs. L'une se montrait naïve et bonne, prête à se contenter de la vie simple de province avec un mari aimé ; l'autre, ambitieuse, ardente aux plaisirs, décidée avant tout à briller dans le monde parisien. On voyait que celle-ci, heureuse seulement de l'amour de son mari et des joies maternelles, resterait là où le bonheur domestique l'aurait fixée, tandis que cette autre, irait chercher jusqu'au delà des mers une position brillante, plutôt que de se résigner à l'obscurité d'une vie modeste dans sa patrie.

Toutes, rieuses ou pensive, jetaient aux échos leurs projets d'avenir. Sous les longues charmillles ce n'était que murmures confus, bruits de voix animées, frôlement de robes et bruissement du sable sous les pieds.

Cependant, parmi ces jeunes filles il y avait déjà des sociétés formées. Celles qui, plus tard, devaient se rencontrer dans le monde savaient comme d'instinct se choisir et se chercher. Quelques-unes allaient deux à deux et échangeaient à demi-voix leurs confidences, quelques autres s'assemblaient en cercle nombreux.

Parmi toutes les élèves, celles dont nous avons reproduit la conversation au début de ce récit étaient à coup sûr les plus belles et les plus fières.

Isaure de Valeroy et Emilie d'Assonne avaient dix-huit ans à peu près. Elles devaient quitter le couvent aux vacances, pour retourner dans leurs familles. Toutes deux étaient riches et appartenaient à la plus haute noblesse de leur province. Laure de Marnay, d'une année plus vieille, avait été leur compagne inséparable avant sa sortie du couvent. Son mariage les préoccupait donc plus encore que les autres pensionnaires.

Elles pensaient que l'année suivante, probablement, on songerait à les établir, et se demandaient avec inquiétude quels partis leurs familles choisiraient pour elles.

« Vous épouseriez donc un Louis de Cormoy ? vous, Emilie ? demanda Isaure à son amie.

— Si je l'aimais, si mes parents me le présentaient, pourquoi pas ?

— Ainsi, vous avez dix-huit ans, vous êtes belle... assez pour régner à Paris ; — vous avez de l'esprit, une éducation parfaite, un beau nom, une fortune qui vous donne le droit de choisir, et vous donneriez tout cela à un brave garçon de province qui vous enfouirait au fond de son château, entre son père, sa mère, sa sœur et ses voisins de campagne !

— Je ne vous dis pas, Isaure, que ce soit là mon rêve. Assurément si je me représente le mari que je souhaite, je le vois doué de tous les avantages : noblesse, fortune, figure, esprit et talent. Mais si, par aventure, parmi mes compagnons d'enfance, il se trouvait un jeune homme agréé par mon père, apprécié par ma mère, plein des qualités du cœur, son peu de fortune ne serait pas pour moi une raison de refus.

— Pour moi non plus, certes ! s'écria tout à coup une jeune fille qui faisait partie d'un groupe voisin, et qui suivait depuis un instant la conversation. »

Trois ou quatre pensionnaires se mêlèrent à la discussion.

« Bien, mesdemoiselles, fort bien ! Vous êtes libres de penser à votre guise ! s'écria Isaure avec véhémence ! En vérité, de quoi vais-je me mêler ?

— Ne vous fâchez pas, ma chère Isaure, reprit doucement Emilie.

— Et que m'importe, à moi ? J'aimais Laure, j'en avais fait ma compagne et mon amie, je croyais que nous devions dans la vie nous rencontrer souvent, je vois que je me suis trompée, voilà tout ! Et puis, je la plains, pauvre fille !....

— Si ce mariage la rend heureuse....

— Oui.... je la vois d'ici, dans trois ou quatre ans.... Elle a deux ou trois enfants qui crient autour d'elle ; son mari lit le journal, va à la chasse, surveille ses fermiers et joue aux cartes. Elle passe l'hiver dans sa maison de Blois, à voisiner avec toute une légion de tantes et de cousins, et l'été dans son château, bien enfoncée dans son ménage, brochant des béguins, dirigeant ses lessives, chaperonnant sa belle-sœur, et faisant ses confitures.... Dans dix ans elle portera des lunettes, fera faire ses robes par la couturière de sa tante et ses chapeaux par la modiste de la petite ville la plus voisine ; dans vingt ans elle sera grand-mère !.... Et voilà pourquoi elle était venue au monde !

— A coup sûr, Isaure, ce n'est pas vous qui épouseriez un obscur gentilhomme de province, fût-il beau comme un Adonis et bon comme.... mon frère, par exemple, dit une des nouvelles venues, dont la famille était depuis longtemps alliée aux Valeroy.

— Plutôt mourir ! s'écria l'orgueilleuse Isaure.

— Mourir fille ?.... » demanda avec un malin sourire une espiègle de quinze ans.

Isaure la regarda, sans répondre, avec une expression de hauteur indescriptible, et s'éloigna brusquement.

Pour toutes les pensionnaires ce regard éloquent disait mieux que mille paroles :

« Quand on s'appelle Isaure de Valeroy, que l'on a ma beauté, et cinquante mille francs de rente, est-ce que l'on peut rester fille ! ! !... »

Deux années après cette scène, nous retrouvons Isaure de Valeroy dans sa famille, au château de Valeroy, sur les bords de la Loire.

Elle a vingt ans. Sa beauté complètement développée est vraiment extraordinaire. C'est la *bella folgorante* des Italiens, cette beauté qui frappe, au premier regard, d'étonnement et d'admiration. Brune, grande, élégante, les traits réguliers et fiers comme ceux d'une camée antique, des cheveux abondants, souples et noirs qui couronnent sa tête d'une sorte de diadème, des dents éblouissantes, des mains devenues célèbres ; toutes les perfections de la nature semblent lui avoir été départies.

Après deux hivers passés à Paris, ses succès avaient dépassé toutes ses espérances et doublé ses prétentions. Au couvent du Sacré-Cœur elle avait appris à écrire correctement sa langue, un peu de dessin et de musique. A Paris, on s'aperçut qu'elle chantait comme Cornélie Falcon, qu'elle touchait du piano comme madame Pleyel, et que ses lettres étaient des petits chefs-d'œuvre d'esprit et de style.

Aussi, à l'heure présente, Isaure voulait-elle un mari, beau, jeune, riche et spirituel, qui la fit au moins duchesse.

Les prétendants, comme on le pense bien, n'avaient pas manqué aussitôt son apparition dans le monde.

Plusieurs même, bien accueillis par sa famille, devaient attirer au moins son attention. Mais nul d'entre eux ne réunissait toutes les qualités réclamées par l'ambitieuse fille. Tous furent repoussés dès le premier abord et sans examen.

Au moment où nous la rencontrons au château de Valeroy, elle est assise sur une terrasse près d'un bassin où frétille des poissons rouges. Sa mère, son père, et son jeune frère, qui est un enfant encore, sont groupés autour d'elle. On est au mois de juin, et sept heures sonnent à l'horloge du château.

Il a fait une splendide journée. Le soleil prêt à disparaître inonde cependant encore la campagne de ses rayons les plus dorés.

Isaure est vêtue d'une robe de coufil brodé qui dessine sa taille élégante. Un grand chapeau de paille d'Italie garni de velours noir couvre ses cheveux et ombrage sa belle tête. Elle caresse paresseusement un épagneul noir endormi sur ses genoux, et ses mains blanches se plongent avec grâce dans les longues soies de l'animal.

M. et madame de Valeroy, fiers de leur enfant, la regardent avec complaisance et tendresse, tandis que leur fils, assis sur le sable, s'amuse à suivre des yeux les méandres capricieux des poissons rouges dans l'eau limpide du bassin.

« Eh bien, ma chère Isaure, dois-je inviter M. Hector du Rouvre à venir passer un mois avec nous ? demandait M. de Valeroy à sa fille.

— Comme vous voudrez, mon cher père.... En vérité, vous n'avez guère de distractions ici, et je crois que vous ferez bien de l'engager, puisque sa société

vous plaît. Vous irez à la chasse ensemble cet automne.

— Isaure, ma fille, tu sais fort bien ce que ton père entend te dire, reprit madame de Valeroy. S'il s'agissait seulement d'inviter le comte du Rouvre comme un commensal sans conséquence, il ne te consulterait pas.

— Mais, ma chère maman, je ne comprends réellement pas quel sens particulier vous attachez à cette invitation.

— Allons, Isaure, soyons donc sincère. M. du Rouvre t'a suivie cet hiver dans tous les bals, a témoigné son admiration pour toi de mille manières, et tu ne peux pas ignorer qu'il désire être agréé par toi.

— Oh ! grand Dieu ! s'il en est ainsi, alors mon père ne l'invite pas !

— Il vous déplaît ?

— M. du Rouvre ? — Non.

— Eh bien, alors, pourquoi ne l'inviterais-je pas ? Quand un jeune homme qui a toutes les qualités d'Hector ne déplaît pas à une jeune fille, il peut fort bien arriver à lui plaire, etc....

— Je ne pense pas, mon père, que vous ayez formé le projet de me marier à M. du Rouvre ?

— Je n'ai pas positivement arrêté mes vœux sur lui, Isaure, parce que je veux te laisser entièrement libre sur ton choix, mais j'avoue que je verrais ce mariage avec plaisir.

— Mon père, si je dois vous obéir, alors j'accepterai qui vous me présenterez, mais....

— Nous obéir, ma fille chérie ! s'écria madame de Valeroy avec tendresse, à Dieu ne plaise que nous voulions l'imposer un mariage qui te répugnerait ! Hector du Rouvre ne saurait te plaire, eh bien ! qu'il n'en soit plus question.

— Cependant, réfléchis, petite fille, reprit M. de Valeroy ; — Hector a une belle fortune, il sera marquis un jour, sa famille est une des plus illustres de France, et il t'aime sincèrement. Je connais son caractère, et je suis convaincu qu'il te rendrait heureuse.

— M. du Rouvre sera riche à la mort de son oncle, mais actuellement sa position de fortune n'est pas absolument brillante, et je ne veux pas passer ma jeunesse dans la gêne.

— Son oncle l'avantagerait très-probablement à l'occasion de ce mariage.

— D'ailleurs, je n'aime pas sa famille, et ses amis me déplaisent.

— Chère enfant, si tu as quelque préférence de cœur, il faut nous le dire ; parmi tous les jeunes gens qui t'admirent, as-tu distingué quelqu'un ?

— Oh vraiment non !

— Eh bien ! tu es jeune, tu as le temps de choisir ; attendons, chère enfant !

— Oui, mais si ma sœur attend encore un peu de temps, elle coiffera sainte Catherine, maman. »

Un éclat de rire général accueillit cette menace du jeune Henri de Valeroy.

« Tu écoutais donc notre conversation, tout en jouant avec tes poissons ? lui demanda madame de Valeroy ; mais tu sais qu'il ne faut rien répéter de ce que tu entends, n'est-ce pas ?

— Oui maman.

— Et qu'est-ce que tu appelles coiffer sainte Catherine ?

— Maman, c'est de ne se point marier. Sainte Catherine porte un chaperon qui s'attache avec trois épingles. A vingt-cinq ans, une fille met la première épingle, à trente, la deuxième, à trente-cinq..... maman, je ne sais pas si c'est à trente-cinq ans juste, mais il est sûr qu'une fille de quarante ans a complètement coiffé sainte Catherine.

— Ah !..... Eh bien ! sois tranquille ; ta sœur ne mettra point d'épingle au chaperon. »

Les cinq mois d'été se passèrent gaiement au château, les visiteurs affluèrent, et parmi eux passèrent trois ou quatre jeunes gens, que bien des mères eussent désiré donner pour maris à leurs filles.

Isaure les regardait tous avec une profonde indifférence. Cependant quelques-uns l'aimaient.

Hector du Rouvre vint faire quelques visites ; mais elle l'accueillit avec une politesse froide et une parfaite aisance, comme un simple voisin de campagne. Le pauvre garçon arrivait inquiet et s'en retournait triste. Il comprenait son malheur et ne pouvait s'y résigner.

Un jour, il osa dire à Isaure, en présence de sa mère :

« Mademoiselle, les cœurs sincères sont rares : il ne faut pas rejeter avec tant de mépris celui qui se donne tout entier..... et qui attend de vous tout son bonheur. »

En disant ces paroles, Hector tremblait.

« Monsieur, répondit Isaure, je ne crois pas qu'une femme méprise jamais l'honnête homme qui lui fait l'honneur de la choisir ; soyez sûr, au contraire, que la plus profonde estime accompagne souvent celui qu'on ne retient pas... Pour mon compte, je sais un jeune homme que je souhaiterais pour époux à ma meilleure amie..... »

Hector ne put retenir une larme. Mais il vit qu'il fallait comprendre et partir.

Madame de Valeroy donna des fêtes. Ce fut pour Isaure l'occasion de revoir presque toutes ses amies du convent. Déjà plusieurs étaient mariées, quelques autres fiancées. Mais Isaure de Valeroy brillait toujours entre toutes.

L'hiver suivant elle eut à Paris encore plus de succès que les années précédentes. On lui avait fait une réputation dans tous les salons aristocratiques, pour sa beauté, son esprit et ses talents.

Les prétendants, jeunes, beaux, riches et titrés ne manquèrent point. Cependant Isaure ne se prononça pas.

« Ma fille, lui disait madame de Valeroy, tu as une cour comme peu de jeunes filles en ont vues autour d'elles ; — quand te marieras-tu ?

— Oh ! chère maman, je ne suis pas pressée.

— Je comprends que tu retardes à te dépouiller d'un si brillant cortège. Une fois ton choix fait, les malheureux se retireront, et alors tu seras moins entourée ; mais, ma chère enfant, ne crains-tu pas d'aveugler la médianse, toujours prête à tomber sur les femmes belles et triomphantes. On dira que tu es coquette, que tu t'amuses des inquiétudes d'autrui, on critiquera ton ambition, enfin on cherchera à te nuire.

— Chère maman, je n'aime aucun de mes prétendants ; d'ailleurs..... je ne veux pas faire un sot ma-

riage comme j'en ai vu faire à tant d'autres..... Quand on est mariée, c'est pour la vie..... et...

— Mais enfin, que dis-tu de Raoul de Tarcy ?

— Il a trente-cinq ans qu'il cache à grand-peine sous les cosmétiques et les pommades.

— Et de Charles Renaud d'Épône ?

— Ah, grand Dieu ! mais ma chère maman, il n'est pas noble ! Voulez-vous que j'épouse le fils d'un marchand de bœufs parce qu'il a deux millions de fortune, et qu'il ajoute à son nom celui de son village, pour se faire annoncer dans un salon ?

— Isaure, M. Charles Renaud a reçu une excellente éducation, et dans notre siècle.....

— Chère maman, je vous en conjure, ne m'en parlez plus.

— Eh bien, épouse le prince Christophore Stéphanopoli.

— Un prince grec ! Mais tous les Grecs sont princes ou corsaires, et je soupçonne le prince Christophore d'être au moins autant l'un que l'autre. D'ailleurs, je ne me sens aucun goût pour aller porter les modes nouvelles à la cour d'Athènes.

— Mais alors reste en France, à Paris, c'est notre désir le plus cher. Tu sais combien ton père souhaitait te marier près de nous, combien il a protégé près de toi ce pauvre Hector du Rouvre..... Accepte le vicomte de Maucroix. Ah ! tu n'as rien à dire contre celui-là. Il est noble, beau, jeune et riche.....

— Sa sœur est bossue et sa mère l'était aussi ; j'aurais trop peur d'avoir des enfants mal faits. Et puis, n'être que vicomtesse.....

— Le marquis d'Armanières ?

— Il est sot !

— Comme tu voudras, Isaure ; nous ne te contraindrons jamais ; mais songe à ce que je t'ai dit, mon enfant. »

Deux ans s'écoulèrent.

Isaure était toujours aussi belle et toujours aussi admirée ; seulement le nombre des prétendants était considérablement diminué.

Toutes ses amies du Sacré-Cœur étaient mariées.

Émilie d'Assonne avait épousé Hector du Rouvre, Les autres prenaient l'un après l'autre les prétendants qu'elle avait dédaignés.

Elle retrouva des compagnes d'enfance dans mesdames Renaud et de Tarcy.

On s'accoutumait à l'appeler mademoiselle, et, cependant, elle avait pris un rang dans le monde ; ses succès et ses talents lui avaient donné une sorte d'assurance qui n'appartient d'ordinaire qu'aux femmes de trente ans ; on la regardait enfin comme une exception à la règle commune, ce qui est bien le plus grand malheur pour une fille à marier.

Peu à peu, ses refus avaient en quelque sorte tracé son programme, et personne n'osait plus se présenter. Les jeunes gens de son âge, de son rang et de sa fortune l'admiraient sans la demander pour femme ; ceux que leur fortune ou leur naissance plaçait au-dessous d'elle l'aimaient souvent, mais sans rien dire, trop sûrs d'être repoussés.

Et puis, ses allures de reine effrayaient ; certes, on ne pouvait pas dire positivement qu'elle fût lionne ou excentrique, mais elle se permettait mille choses, en apparence indifférentes, qui, cependant, inquiétaient un prétendant.

« Quelle personne remarquable que mademoiselle

de Valeroy ! disait un jour un riche étranger, qui venait presque tous les ans passer ses hivers à Paris, à un jeune homme fort à la mode, mais encore peu soucieux du mariage. Il me semble que voilà bien des hivers que je la vois aux côtés de sa mère. Pour quoi ne se marie-t-elle pas ? Elle est fort riche, pourtant, m'a-t-on dit.

— Oui.

— Et belle..... autant qu'on peut l'être.

— Elle est trop belle.

— Et quel esprit pétillant, toujours prêt à la riposte, toujours original et primesautier !

— Elle a trop d'esprit.

— Mais, enfin, elle a tous les talents, elle appartient à une famille illustre.....

— Trop, toujours trop..... mademoiselle de Valeroy a tous les succès et toutes les gloires..... que voulez-vous que fasse à ses côtés un honnête garçon qui paraîtrait un aigle auprès d'une autre femme ? Et puis, elle veut un mari qui soit prince, qui soit beau, qui soit riche et homme de génie en même temps ! Trouvez-moi donc ce phénix !

— J'avoue qu'il est rare de rencontrer toutes ces qualités réunies, et qu'elle peut attendre quelques années.....

— Ses égaux s'éloignent, ses inférieurs seraient méprisés..... il faut un trône à cette fille-là..... et les trônes sont au moins aussi rares que les phénix. »

Le jour vint où elle eut vingt-cinq ans :

« Ah ! ah ! ma sœur, tu mets la première épingle, lui dit Henri. »

Vers cette époque, les demandes des prétendants étaient devenues bien rares. A force de danser dans les bals, du mois de novembre au mois d'avril, de chanter des airs d'opéra et d'aller au théâtre, elle avait fatigué sa jeunesse et terni sa beauté. Elle commençait, d'ailleurs, à voir le vide qui se faisait autour d'elle et à souffrir de sa situation.

A l'un de ces bals dont elle faisait l'ornement depuis sept ans, chez la marquise de Charnay, elle vit, un jour, un jeune homme élégant et remarquablement beau.

Il paraissait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans tout au plus ; mais, malgré cette extrême jeunesse, il causait volontiers avec les gens graves, et savait dire à chacun ce qui pouvait lui plaire. Il se tenait bien, sans prétention comme sans négligence. Il écoutait toujours et parlait à propos. Jamais Isaure n'avait trouvé réunis tant de tact à tant de grâce.

Il l'invita à danser et sut l'intéresser autrement que par les fades propos dont ses cavaliers ordinaires l'avaient fatiguée depuis sept ans.

La curiosité d'Isaure vivement surexcitée ne put se contenir.

« Quel est ce jeune homme ? demanda-t-elle à sa voisine.

— On l'appelle, je crois, Étienne Arnauld.

— Ah !..... Connaissiez-vous sa famille ?

— Non, c'est la première fois que je le vois ici, et madame de Charnay ne me l'a pas encore présenté. »

Isaure fut obligée de terminer là son interrogatoire, en dépit de l'envie qu'elle avait d'en savoir davantage ; mais elle se promit bien de se renseigner plus complètement à la première occasion.

A la fin de la soirée, Étienne vint encore lui de-

mander une contredanse ; elle accepta, quoiqu'elle fût très-fatiguée.

Son cavalier fut si spirituel, qu'elle resta sous le charme et ne put trouver le moyen de lui faire aucune question même indirecte ; il fallut revenir à sa place sans plus de lumières.

Huit jours s'écoulèrent, pendant lesquels la fièvre Isaure songea souvent à Étienne. Son nom sans particule lui revenait sans cesse en mémoire et l'inquiétait prodigieusement.

« Étienne Arnauld, se disait-elle, ce n'est pas un nom noble cela..... Cependant il y a les Arnauld d'Andilly, qui sont d'une ancienne famille parlementaire et que les querelles jansénistes ont illustrés... Arnauld... mais pourquoi la marquise de Charnay, si difficile sur la noblesse des gens qu'elle reçoit, mettrait-elle dans son salon un M. Étienne Arnauld tout court ?..... Serait-il célèbre à quelque titre ?..... mais non, il est trop jeune !..... A coup sûr, s'il venait avec sa mère, on nous eût présenté une madame Arnauld... C'est quelque musicien peut-être ?... un agréable chanteur de salon ?... Mais je suis folle ! il n'a pas approché du piano de toute la soirée. D'ailleurs ce ton parfait, cet esprit vif et contenu en même temps ne peuvent être le fruit que d'une éducation aristocratique. »

Elle ne manqua plus une soirée de madame de Charnay.

Mais plus elle sentait son cœur et son esprit occupés du jeune Étienne Arnauld, plus elle craignait de se trahir en questionnant quelqu'un à son sujet. Elle dansa un mois avec lui sans autres renseignements.

Un soir, elle s'aperçut à la direction de certains regards qu'il était le sujet de la conversation de madame de Charnay. Elle s'approcha sans affectation du groupe, dont la maîtresse de la maison formait le centre et elle recueillit les paroles suivantes :

« N'est-ce pas qu'il est fort bien ?

— En vérité, chère amie, c'est à désespérer d'être né gentilhomme, répondit un vieil ami de la marquise.

— Et il a autant de tact et de savoir que d'esprit et de grâce, dit-elle.

— On assure, du reste, que sa position sera brillante.

— Oui, à vingt-trois ans, ce jeune avocat stagiaire compte déjà des succès ; il est, du reste, fort aimé du bâtonnier de l'ordre, qui en a fait son secrétaire.

— C'est pourtant, tout simplement, le fils d'un avocat de province.

— Si ce garçon-là peut affoler quelque fille d'esprit, il ira loin. »

Isaure étouffait de colère ; elle s'éloigna dans la crainte de laisser voir la rougeur qui lui montait au visage.

« Ainsi, dit-elle, c'est un homme de rien..... un petit étudiant qui porte au bout de sa langue sa fortune et ses titres..... futurs ! A quoi ai-je été penser, bon Dieu !..... Mais aussi, pourquoi la marquise de Charnay reçoit-elle des gens impossibles !..... »

Quand Étienne Arnauld la fit danser, elle se montra froide, réservée, presque impertinente.

Cependant, tout son orgueil et tout son parti pris, ne l'empêchèrent pas de voir combien Étienne était supérieur à son entourage. Elle se répétait cent fois le jour que ce jeune avocat lui était bien indifférent, et que jamais elle ne fixerait ses regards si bas. Mais

elle restait rêveuse des heures entières en pensant à lui ; et, si elle songeait à choisir un mari parmi les jeunes gens de sa fortune et de son rang, c'était toujours Étienne qui servait de terme de comparaison à l'idéal cherché.

Elle continuait à suivre assidûment les bals de la marquise de Charnay.

Souvent le dépit la poussait à médire d'Étienne Arnauld. Elle aimait mieux en dire du mal que de n'en point parler. Tantôt elle se plaignait à sa mère de la société *mêlée* de madame de Charnay, chez laquelle on était exposée à valser avec des avocats sans fortune et sans nom ; tantôt elle s'efforçait de mortifier de ses sarcasmes Étienne lui-même ; d'autres fois, au contraire, elle humiliait à plaisir ses flatteurs aristocrates avec l'esprit et l'élégance du jeune avocat.

Soit que celui-ci se sentit piqué par ce manège, soit que la beauté souveraine d'Isaure eût exalté son admiration jusqu'à l'amour, toujours est-il que les mépris de la fière demoiselle le faisaient cruellement souffrir. Quelquefois, après une parole mordante, Isaure le voyait rougir malgré tout son empire sur lui-même. Alors elle se sentait joyeuse de l'avoir piqué, comme d'une victoire, et c'était un nouveau sujet d'occupation pour elle.

Bientôt elle le rencontra dans presque tous les salons où elle allait ; elle en murmura, mais elle les fréquenta plus souvent encore.

M. et madame de Valeroy ne tardèrent point à s'apercevoir de cette préférence que leur fille ne s'avouait point à elle-même.

Elle avait alors vingt-six ans, et leur tendresse était sérieusement alarmée de la voir abandonnée par les courtisans qui se pressaient jadis autour d'elle.

Sans doute, au nom vulgaire d'Étienne et à sa fortune médiocre ils eussent préféré la noble et riche alliance de MM. du Rouvre et de Maucroix, mais il ne fallait plus songer à choisir ; d'ailleurs, Étienne Arnauld avait toutes les qualités du cœur et de l'esprit : il était bien vu dans le monde et pouvait espérer un bel avenir. Et puis, Isaure l'aimait malgré elle, on ne pouvait pas en douter.

Bien qu'elle se plût à l'humilier et à l'accabler de dédains, ses parents l'accueillirent donc avec distinction et bienveillance.

Au printemps, en partant pour son château, M. de Valeroy l'invita même à venir y passer quelques semaines.

Isaure protesta ; mais elle se dit qu'elle ne pouvait pas être grossière à ce point, de mal recevoir l'hôte de son père. Bon gré, mal gré, il fallut donc s'accoutumer à traiter Étienne en commensal et en ami.

Henri de Valeroy, qui venait de sortir du collège, se lia bientôt avec le jeune avocat. En faisant sa connaissance intime, on découvrait en lui autant de qualités solides que de qualités brillantes ; M. de Valeroy en vint à remercier le ciel de ce que sa fille était restée si longtemps sans fixer son choix, et à désirer de tout son cœur d'avoir Étienne Arnauld pour gendre.

On fit ensemble de longues promenades et des chasses brillantes. On lut de compagnie les ouvrages nouveaux et les livres immortels qu'on retrouve toujours avec plaisir, comme de vieux amis. Sans faire étalage de ses talents, Étienne était bon musicien ; il

chanta avec Isaure, qui trouva un plaisir réel à se sentir bien secondée.

Peu à peu les semaines s'écoulèrent, et Isaure, qui se laissait aller à cette vie facile et douce comme à un beau rêve, ne les trouva pas longues. Elle se sentait bien aimée, et, pour la première fois, ce sentiment trouvait de l'écho dans son cœur.

« Eh bien, ma fille, lui dit un jour sa mère, tu as vingt-six ans et tu n'es point encore mariée ; ce qui m'a causé bien des douleurs. Mais, aujourd'hui, je ne regrette plus rien. Tu aimes Étienne Arnauld, ton père et moi nous l'estimons sincèrement. — Quand veux-tu l'épouser ? »

A cette question catégorique, Isaure reçut un coup au cœur. L'orgueilleuse fille ne pouvait plus se dissimuler son amour, mais elle eût mieux aimé mourir que de devenir madame Arnauld.

Depuis quelque temps, elle vivait sans réfléchir et s'endormait dans le bonheur présent sans s'inquiéter de l'avenir. Les paroles de sa mère l'éveillèrent en sursaut.

« Ma mère, répondit-elle, rouge de honte, je n'aime point monsieur Arnauld.

— Isaure, je crois que vous mentez pour la première fois de votre vie. Auriez-vous le sot orgueil de refuser Étienne et de nous faire à tous le plus cruel des chagrins, parce qu'il n'a point de titres ? reprit sévèrement madame de Valeroy.

— Voudriez-vous réellement, ma mère, me faire épouser un homme sans fortune et sans nom, quand j'ai refusé, au su et au vu de tout le monde, MM. du Rouvre, de Tarcy, de Maucroix, Renaud d'Épône, d'Armentières, etc., etc. ?

— Il s'agit bien de cette puérile vanité, ma fille ! s'écria M. de Valeroy presque en colère. Vous aurez tout à l'heure trente ans, et vous ne vous marierez point du tout.

— J'aime mieux rester fille que d'être humiliée à ce point ; d'ailleurs, je ne manque point encore de prétendants...

— Isaure, pour la première fois je vous exprimerai ma volonté, dit d'un ton grave M. de Valeroy. Vous aimez Étienne, votre mère, votre frère et moi désirons son alliance, et vous l'épouserez. Je vous donne quinze jours de réflexion. »

Pour la première fois, Isaure trouvait l'autorité de ses parents *mêlée* à leur tendresse. Elle ne répliqua pas, mais rien ne pouvait vaincre sa crainte de l'opinion et des railleries.

« Eh quoi ! se disait-elle, le cœur déchiré par son amour et son orgueil, j'entrerai chez la marquise de Charnay, et on annoncera madame Arnauld ! quand j'aurais pu m'entendre donner le titre de princesse ! Et toutes mes amies se moqueront de la folie qui me fait épouser à vingt-sept ans un homme plus jeune que moi ! Et mesdames du Rouvre, de Tarcy et de Maucroix m'écarteront de leurs titres et de leur luxe ! Ah ! jamais ! »

Au terme du délai fixé par son père, Isaure refusa, malgré son amour, malgré les larmes d'Étienne, malgré la douleur de sa mère, malgré les supplications de son frère.

Étienne Arnauld partit comme était parti Hector du Rouvre.

Les années s'écoulèrent sans apporter de changements graves dans l'intérieur de la famille de Valeroy.

Seulement, le père et la mère, qui devenaient vieux, et qui souffraient de la position de leur fille, allèrent moins à Paris et restèrent plus longtemps dans leurs terres; Isaure, le cœur plein d'ennui et de regrets, devint triste et parfois d'humeur chagrine. Ses prétentions, qui n'avaient point diminué avec l'âge, devinrent ridicules. Henri fuyait cet intérieur morose et vivait beaucoup en dehors.

Un jour, elle s'aperçut que le fils d'Émilie du Rouvre avait douze ans, et elle compta que sa trente-cinquième année n'était pas loin.

« Il faut pourtant que je me décide, dit-elle le soir en se regardant au miroir. — Mon père, je vous permets de me choisir un mari cet hiver.

— Dis donc, Isaure, tu auras soin de te faire épiler

avant d'aller à la chasse au mari, s'écria son frère en arrachant sur sa tempe un magnifique cheveu blanc...
— Va ! tu n'as plus qu'un rôle à jouer en ce monde, c'est celui de tante de mes enfants. »

Isaure de Valeroy est chanoinesse. Dans le monde, on l'a surnommée le *néron*.

« Et, disait dernièrement, une de ses anciennes compagnes du couvent, elle n'avait pourtant ni long bec, ni long cou, ni longs pieds... »

— Bah ! répliqua un jeune étourdi : avec son turban orange, sa robe de velours à pointe, son tour frisé et ses grands airs, cela fait vraiment une tante fort imposante ! »

CLAUDE VIGNON.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER DE MARINE.

VISITE AU SULTAN DE BACALAM

ILE DE MADURE (MALAISIE)

... Je viens de parcourir l'océan Indien, notre navire a visité les rivages de bien des îles connues à peine des navigateurs, et dont la vigoureuse végétation reçoit un nouvel éclat du soleil de feu sous lequel elles s'épanouissent. Entre toutes celles qui mirent leur parure verdoyante dans ces eaux bleues et lointaines, *Java*, reine brillante et superbe, voit se grouper autour d'elle, comme autour de leur suzeraine, des îles moins fameuses, mais non moins belles, ce sont des princesses tributaires et non d'humbles sujettes. *Madure*, la plus grande de ces îles, est séparée de *Java* par un détroit large d'un mille, sur lequel s'ouvre le port de *Sourabaya*, l'un des plus importants de la colonie hollandaise. La longueur de l'île est de deux cent huit kilomètres sur quarante de large; *Madure* forme une des vingt régences qui depuis 1825 divisent l'empire Hollando-Indien; elle est partagée entre deux sultans tributaires de la Hollande; le sultan de *Sumanap*, qui habite la ville de ce nom, règne sur la plus petite partie; celui de *Bacalam* commande à la portion la plus importante.

De tous les souverains sous la tutelle hollandaise, ceux de *Madure* sont les seuls qui jouissent d'une apparence de liberté; cet avantage est dû sans doute à leur faiblesse, mais quel qu'en soit le motif, ils en profitent et disposent à leur gré de leurs biens et de leurs sujets. Cependant il ne faudrait pas qu'ils étendissent trop loin cette franchise; ils ont toujours près d'eux un résident hollandais chargé d'épier leurs ac-

tions et d'en rendre compte à son gouvernement. Les *Maduriens*, comme toutes les peuplades de la Malaisie, n'entendent rien à l'administration; ce sont des Chinois (1) qui, à titre de fermiers, en exploitent toutes les branches.

Depuis notre arrivée à *Java*, nous avions projeté de visiter le sultan de *Bacalam*; nous savions qu'il recevait avec plaisir les Européens, et tout ce qu'on nous dit de l'accueil qui nous attendait excita en nous un vif désir d'en juger. A tout instant on nous vantait la magnifique hospitalité de ce prince, le cachet oriental de sa cour originale, qui, seule entre toutes, conserve encore les traditions de ce vieil empire hindou, tombé comme tombent, hélas ! tous les trônes et toutes les civilisations, mais qui en tombant a semé des ruines de ses monuments bizarres et grandioses l'Inde et les îles de la Sonde. Bien que pour nous les merveilles de l'Inde et de *Java* eussent déjà ému notre curiosité, ces récits et mille autres eurent le pouvoir de la réveiller.

(1) Les Chinois sont extrêmement répandus dans les îles de la Malaisie, dans l'Inde, et émigrent jusqu'en Amérique; ce peuple a le génie du commerce et de la spéculation, et on le trouve disséminé dans ces régions comme les juifs le sont en Occident; leur nom prononcé évoque une idée de lucre et souvent de mauvaise foi dans les transactions commerciales. Du reste, ils sont bons administrateurs et excellents fermiers.

Les travaux du bâtiment étaient achevés; notre départ devait bientôt s'effectuer et nous demandâmes au résident de Sourabaïa l'autorisation d'aller rendre visite au sultan de Bacalam. Cette formalité peut sembler singulière, elle était pourtant essentielle, nous allions en corps à Madure, et sans cette précaution nous eussions pu fort embarrasser notre illustre hôte.

Le jour fixé, un officier de la marine hollandaise s'offrit ou plutôt fut désigné pour nous accompagner. A huit heures du matin, nous débarquâmes au village de *Camal* sur la côte opposée à la rade de Sourabaïa; le chef du village et l'administrateur chinois nous reçurent officiellement. Ils nous conduisirent ensuite sous une varangue de forme légère et élégante, entourée de palmiers et de magnolias en fleurs dont le parfum pénétrant s'alliait délicieusement à celui des jasmains espagnols qui couvraient en guirlandes capricieuses les colonnes du léger édifice. Un déjeuner excellent était servi; il se composait de thé, de café, de fruits, de confitures, de pâtisseries de toutes sortes; debout derrière nous, le chef malais et le Chinois en faisaient les honneurs avec un empressement plein d'hospitalité, empressement qui donnait un démenti à la réputation d'avarice des Chinois, car l'administrateur de *Camal* faisait tous les frais du repas.

En sortant de table, nous trouvâmes quatre voitures attelées chacune de quatre chevaux et envoyées par le sultan; les cochers et les laquais du carrosse d'honneur étaient vêtus à l'européenne avec la livrée du sultan, les domestiques des autres portaient le costume malais.

Nous avions à parcourir douze milles pour arriver à Bacalam, la capitale; la route que nous suivions se déroulait au milieu de champs bien cultivés, qu'une végétation luxuriante ombrageait d'arbres inconnus à nos climats. D'immenses bouquets de baobabs, de caquiers, d'ébéniers, de naclés, d'érables, d'yuccas gloriosas, de cactus, de palmiers, de bananiers, enfin toute la famille frileuse et magnifique de la flore indienne bordait la route que nous parcourions, et laissait à peine entrevoir, à demi cachés sous le feuillage, une pagode aux mille clochettes, des cabanes de bambous, l'aiguille élancée d'un minaret et des groupes curieux qui s'approchaient pour nous voir passer. A mi-chemin, nous traversâmes un petit village où le relais était préparé. Une collation servie avec la même profusion que celle du *Camal* nous fut offerte par le chef du village et le Chinois; mais nous ne descendîmes même pas de voiture, et l'avare fermier se réjouit de voir son offre refusée. Nos chevaux furent échangés avec une rapidité excessive, et nous continuâmes à nous diriger vers le château du sultan, où nous arrivâmes à dix heures.

La ville, ou, pour mieux dire, le grand village de Bacalam, consiste, comme tous ceux des indigènes, dans un grand chemin principal, large et bien entretenu, bordé d'arbres et de maisons et terminé à chaque extrémité par une sorte d'arc de triomphe; d'autres voies plus petites le coupent à angles droits. Au centre, est une place spacieuse bien gazonnée; sur l'un des côtés se trouve le palais du prince : c'est un immense carré entouré de hautes murailles et d'un fossé; quelques pièces d'artillerie sont placées à la tête du pont-levis qui conduit à la porte d'entrée. L'intérieur de cette vaste enceinte, où habitent plus de quatre cents

personnes, est divisé en plusieurs cours qui ont chacune leur destination spéciale. Ces cours intérieures laissent apercevoir de belles pièces dont l'architecture bizarre et pleine de grandeur est parfaitement appropriée au climat. Ce sont des toits de forme pyramidale, soutenus par des colonnes de bois, de marbre ou de pierre, que des rideaux d'étoffes précieuses ferment à volonté; le parquet, de mosaïques précieuses, est recouvert quelquefois de nattes odoriférantes; d'ailleurs la mosaïque nue est rafraîchie par une eau parfumée.

Nous descendîmes au bas d'un perron de marbre rose, protégé par une véranda en bois de sandal, sculpté à jour, sous laquelle nous attendaient le sultan, son frère et son fils, le prince héritaire. Après les compliments d'usage, ils nous introduisirent dans la salle de réception; nous passâmes pour y arriver entre deux haies de gardes habillés à l'antique; le casque en tête, armés de lances de dix pieds et de larges boucliers, enfin dans le costume des Horaces, du tableau de Gérard, ils avaient une attitude véritablement belliqueuse (1).

Des fauteuils à l'européenne, moelleux et confortables, nous furent offerts. Durant quelques moments je jetai des regards curieux sur cette grande et magnifique salle éclairée par un jour doux, mais clair; des lustres très-riches et très-beaux pendaient à la voûte, que soutenaient de nombreuses colonnes de marbre, ornées d'arabesques et de sculptures étranges, autour desquelles s'enroulaient des guirlandes de fleurs. D'immenses draperies de brocart rouge et blanc s'ouvraient de tous côtés pour laisser arriver un air frais. Des grands vases de la Chine placés sur des socles de sandal ciselé étaient remplis de fleurs.

Pendant que j'admirais ce lieu enchanté, des serviteurs du sultan nous présentèrent pour les ablutions des aiguillères d'or et d'argent, et apportèrent des rafraîchissements de toute espèce.

Plusieurs d'entre nous parlant le malais, la conversation devint bientôt facile et animée. Nous nous étions bien attendus à trouver dans les manières du sultan de Bacalam quelque chose d'européen, mais nous n'avions pas compté sur cette politesse prévenante, cette grâce, cette aisance qui dans nos mœurs caractérisent un grand seigneur. Il portait, ainsi que les personnes de sa famille, un costume fort simple, composé d'un camail ou morceau de mousseline de couleur, tourné autour des reins et formant une espèce de jupe tombant jusqu'aux talons; le petit gilet et celui de dessus différaient peu des nôtres; la tête était enveloppée d'un turban de mousseline chinée, ne laissant pas voir les cheveux, selon la coutume des mahométans. Tous étaient armés de kris (2) placés derrière le dos, le sultan seul ne portait pas d'armes, et son sabre était tenu par un officier; seul aussi, et comme

(1) Costume bien arriéré sans doute pour notre époque, et dernier vestige du passage des phalanges macédoniennes qu'Alexandre conduisit dans l'Inde, ou peut-être de la conquête presque fabuleuse de Bacchus. On le retrouve chez tous les souverains de la Malaisie.

(2) Arme en usage dans l'Inde et dans les îles de la Sonde; la lame, tourmentée en forme de flamme, se porte sans fourreau; la blessure du kris est excessivement dangereuse, à cause de la forme même de sa lase.

signe distinctif de son autorité, il avait d'élégantes pantoufles, tandis que sa cour était sans chaussure, en sa présence; ce qui est pour les musulmans la plus grande marque de respect.

Le sultan, à notre grande surprise, était fort au courant des événements politiques de notre vieille Europe; il nous adressa plusieurs questions sur les affaires actuelles et s'exprima avec un jugement et une rectitude d'idées, dignes d'un Européen; puis, toujours avec la même urbanité, il voulut nous indiquer lui-même les appartements qui nous étaient réservés. Nous passâmes de la salle de réception dans une galerie couverte, décorée de nombreux tableaux, dont plusieurs révélant l'enfance de l'art, et représentant les princes aïeux du sultan, depuis une date assez ancienne. Cette galerie aboutit à l'édifice principal, contenant les logements particuliers et la salle du trône.

C'est une vaste pièce élevée, surchargée de dorures; une alcôve saillante, à laquelle on parvient par plusieurs degrés et richement garnie de tapis et de coussins, sert de trône au souverain; c'est là qu'entouré de sa famille, des grands officiers de son empire, le bon sultan signifie solennellement à ses sujets la volonté suprême d'un agent hollandais. Quatre belles portes symétriques conduisent de la salle du trône, les unes à deux appartements que le capitaine et moi occupâmes et où se trouvait tout ce qu'un luxe bien entendu peut offrir de commode; les autres à l'intérieur du bâtiment, et à l'appartement des femmes. Cette dernière porte, qui nous fut toujours fermée, servit de limite à notre curiosité.

La mienne était vivement aiguillonnée; que n'aurais-je pas donné pour apercevoir une de ces belles princesses dont, s'il faut en croire les pantoums (1), rien n'égale la merveilleuse beauté! En vain mon imagination évoqua ces Pêris aux vêtements tout resplendissants d'or et de pierreries; je ne vis rien. Ici comme dans tous les pays soumis à la religion mahométane, les femmes d'un rang élevé sont toujours invisibles. — Nos camarades avaient été installés dans des corps de logis séparés, où les mêmes prévenances les attendaient. Chacun prit possession de son appartement, et ce fut avec plaisir que nous accédâmes au désir du prince, qui nous pressait d'échanger nos uniformes brodés d'or pour des gilets blancs, costume habituel de l'Inde; ce changement terminé, nous nous rendîmes dans la salle de réception pour assister au spectacle.

Le théâtre était placé dans une petite pièce faisant face à celle où nous étions; les acteurs paraissaient sur le devant de la scène, l'orchestre en occupait le fond. La représentation commença par un ballet-pantomime, où quatre personnages exécutèrent différents tableaux; le jeu des acteurs était peu animé, leurs mouvements lents et mesurés. Ils étaient vêtus de gilets et de pantalons de tricot, portaient une espèce de casque orné de perles; aux bras et aux jambes des bracelets; toutes les parties visibles de leur corps étaient colorées en jaune. Une longue écharpe se prêtait à merveille à mille poses diverses qu'ils exécutaient avec une grâce et une souplesse qui partout eût

trouvé des admirateurs; nous crûmes un instant que c'étaient des femmes qui nous récréaient de ces danses gracieuses, mais quand on nous dit que c'étaient de jeunes hommes, nous n'en fûmes que plus émerveillés.

À la danse succéda un sujet dramatique: des guerriers vêtus à l'antique, ayant le visage couvert d'un masque de forme singulière, parurent sur la scène. Le directeur, d'une voix claire et élevée, récitait les rôles, tandis que les acteurs exécutaient tant bien que mal leur pantomime; ils mirent cependant assez d'expression pour nous faire comprendre qu'il s'agissait d'un traité de paix et de sa conclusion; le nombre des figurants avait considérablement augmenté durant cet acte; dans le nombre, il en parut deux, dont les bouffonneries tendaient à figurer un chien et un fou; leurs facéties et leurs contorsions, qui dérangeaient complètement l'action principale, excitèrent les applaudissements du peuple qui assistait à ce spectacle. On nomme *Japing* ces espèces de drames; les héros habituels sont les princes hindous qui illustrèrent l'empire fameux de ce nom; souvenirs que les naturels aiment à faire revivre et qui leur rappellent la plus glorieuse phase de leur histoire.

Il y a encore un spectacle différent, nommé *Wayang*, et fort apprécié des Malaisiens, où l'on représente aussi la gloire éteinte et non oubliée de l'empire hindou. Une scène, fermée par un châssis de toile blanche, est éclairée dans le fond, de manière à projeter l'ombre des petits pantins qui servent d'acteurs, tandis que le directeur annonce au public les personnages, récite leurs dialogues, ou raconte leur histoire, ce qui ressemble assez exactement au fameux Caragous, si aimé des Turcs, ou aux ombres chinoises de Séraphin à Paris.

Depuis notre arrivée chez le sultan, la musique n'avait cessé de se faire entendre, si l'on peut donner le nom de musique au concert sauvage qui irritait nos oreilles et accompagnait le jeu des acteurs. L'instrument principal, dirigeant l'orchestre, est une sorte de violon à deux cordes et dont la forme est assez semblable à la mandoline; il se tient comme une basse, et les sons s'obtiennent au moyen d'un archet. Celui qui joue de cet instrument chante et récite l'action, tandis que des cymbales, des tambours, des gongons, des cloches de métal sonore, que l'on fait résonner au moyen de petites baguettes, l'accompagnent de leurs sons discordants. Jamais, je l'avoue, je n'avais ouï semblable cacophonie, et il avait fallu l'écouter deux longues heures! Aussi, ce fut avec un véritable plaisir que nous quittâmes le spectacle pour passer dans le salon de réception, transformé en salle à manger. Une longue table, chargée d'une magnifique vaisselle d'or et d'argent, était couverte de mets succulents, et notre satisfaction augmenta lorsque nous vîmes Sa Hauteesse ajuster de ses royales mains les hors-d'œuvre. Ce trait nous donna une haute idée des connaissances gastronomiques du prince, et le diner, auquel nous fîmes ample brèche, vint justifier cette opinion. Assurément, il eût été bon partout, et il n'est table recherchée des quatre parties du monde qui ne s'en fût fait honneur. Le sultan, son frère, son fils et tous les grands personnages admis à la table étaient d'une prévenance gracieuse, épiaient avec attention nos moindres désirs; fidèles à la loi de Mahomet, ils ne buvaient que du thé et nous prodiguaient les meilleurs

(1) Poésies et chants hindous, la plupart improvisés pour la circonstance.

vins; Médoc, Champagne, Tokai, vins grecs, siciliens ou espagnols remplissaient les verres; la musique et les danses égayaient le festin; l'acteur chargé du rôle de chien fit des prodiges d'imitation; bref, rien n'avait été épargné pour nous bien recevoir. Après ce repas, nous fîmes la sieste selon l'usage de ces chaudes régions; c'était l'heure où le soleil avait le plus de force, nous avions tous bien diné, et nous ne nous réveillâmes que pour prendre le café et faire la promenade.

Des calèches anglaises, des chevaux arabes et de Bima, élégamment harnachés furent mis à notre disposition; chacun choisit selon son goût et ses forces; les plus paresseux les voitures, les plus jeunes et les plus alertes les chevaux. Le jeune prince, richement vêtu, monté sur un joli cheval de Bima qu'il maniait avec beaucoup de grâce, et chaussé de la pantoufle signe de sa prééminence, nous servait de guide.

Il nous conduisit par des chemins boisés et charmants; nous traversâmes plusieurs villages; toujours à notre approche les Malais sortaient de leur cabanes de bambou et se prosternaient dans la poussière, sur le passage de leur jeune maître. Nous fîmes halte à une jolie maison de campagne, apanage des princes héréditaires. Qu'on se figure un petit palais de marbre blanc, surmonté d'un dôme recouvert de lames d'un métal brillant, entouré d'une colonnade aussi en marbre blanc, et le tout ciselé, sculpté, orné de fleurs, de figures d'êtres bizarres et fantastiques, d'un travail étrange mais parfaitement achevé, et on aura une faible idée de cette petite merveille de l'architecture hindoue; autour de cette résidence s'étendait un bois où des mimosas, des hibisquetas, des tulipiers, de magnifiques palmiers, des vanillers, des jujubiers aux fruits écarlates, des néfliers du Japon aux corolles de pourpre et d'or, des orangers, des citronniers confondaient leurs feuillages; les aloès, les roses chinoises de l'hibiscus, les lavanteras aux clochettes d'argent, les genêts et les jasmins d'Espagne, les euphorbes composaient un seul parfum de toutes leurs essences mêlées, et les magnolias faisaient pleuvoir leurs fleurs d'ivoire, comme la neige des tropiques, dans les allées de ce séjour enchanté. Des nuées d'oiseaux de toutes nuances voltigeaient d'une branche à l'autre, en faisant résonner l'air de leurs chants agréablement modulés. Dans la maison des champs du prince indien, tout répondait à l'aspect extérieur : des cours, ornées de bassins et de fontaines, ombragées de plantes odoriférantes, des salles d'une architecture aérienne, où l'atmosphère était imprégnée de mille senteurs pénétrantes, où le jour était ménagé avec art et arrivait, ici à travers un rideau de lianes capricieuses, là au travers d'un treillis de nœuds finement tressés. Partout des tapis, des nattes, des coussins moelleux et élégants conviaient au repos; un goûter excellent était préparé dans une des salles; le jeune prince nous en fit les honneurs avec une grâce exquise, et à la nuit nous reprîmes le chemin de Bacalam.

Partout le château était illuminé; dans l'une des salles, on avait dressé des tables de jeu, nous fîmes un lansquenet très-gai, auquel le sultan prit part; le jeu nous retint peu de temps, et nous le quittâmes pour passer dans la salle du souper. Le repas fut aussi recherché, aussi élégant que le dîner; la musique, la danse et son bruyant cortège continuèrent toute la

soirée et ne nous abandonnèrent qu'à l'heure du repos, qui fut un peu avancée, en raison du projet que nous avions formé d'aller le lendemain visiter les tombeaux de la famille du sultan.

Le tambour qui battait aux champs nous éveilla dès quatre heures du matin, et déjà nous ressentîmes les effets de l'hospitalité prévoyante du sultan; on nous servit dans nos appartements un déjeuner délicat; puis nous nous réunîmes sous l'égide de l'héritier présomptif, pour nous mettre en route. Après une heure de course, nous nous arrêtâmes pour changer de chevaux, et une autre heure après nous arrivions à l'entrée d'un bois qui renferme les sépultures. Ayant pénétré sous une voûte épaisse, formée d'arbres gigantesques, contemporains peut-être des premiers âges du monde, nous suivîmes un sentier tracé au milieu d'un inextricable fourré de mille plantes sauvages, qui faisait involontairement songer aux tigres et autres hôtes féroces des forêts de l'Inde. Malgré le chant matinal de mille oiseaux dont l'approche de la cavalcade faisait envoler des troupes nombreuses et effarouchées, tandis que des paons surpris et effrayés nous regardaient passer sans penser à quitter leur attitude orgueilleuse, la mélancolie de cette solitude nous avait gagnés; les conversations s'éteignirent et nous continuâmes à avancer silencieusement. L'homme obéit toujours à l'influence d'une nature vigoureuse et puissante, Dieu parle à l'âme suivant ses facultés; c'est une poésie divine qui prend toutes les voix, toutes les langues, et arrive à l'ébranler, à l'attendrir, soit qu'elle évoque une prière, un souvenir pieux, un regret émouvant.

Au centre du bois, au milieu d'une clairière, un tertre élevé désigne aux regards la nécropole des sultans. L'ensemble général du monument représente un énorme tumulus grec, aplati au sommet; sur cette plate-forme on a construit deux édifices destinés à abriter une partie des tombeaux; les autres sont restés exposés à l'action de l'air; la configuration de ce monument indique la main de l'homme, comme auxiliaire de son érection, due en partie à la nature et qui n'a eu besoin que d'être régularisée dans son ensemble. Les tombes occupent, sous les voûtes, des caveaux particuliers, séparés simplement par des rideaux de toile blanche. Leur figure est celle de tous les tombeaux musulmans; le turban placé à la tête de la pierre tumulaire indique la sépulture des hommes. Peu d'inscriptions, quelques sculptures seules ornent la pierre dure et blanche qui couvre ces cendres illustres, mais aucune décoration inutile ne vient rappeler orgueilleusement dans ce lieu de silence et de repos, les souvenirs d'une gloire ou d'une puissance éteinte. Le tombeau du dernier sultan se distingue des autres par une excessive simplicité, et une grande élégance de forme; le marbre en est du plus beau choix. Il dort auprès de ses aïeux qui, un à un, sont venus peupler cette région des ombres, depuis 1550 jusqu'à lui. Pendant tout le temps que nous passâmes à visiter ces mausolées, le petit prince indien et sa suite se montrèrent excessivement recueillis, et nous édifîèrent par leur contenance. Ayant achevé notre exploration, nous remontâmes à cheval, et, à la sortie du bois, au plus proche village, nous trouvâmes, sous un pavillon élégant, l'utile Chinois et son déjeuner; jamais il ne parut plus à propos, cette course matinale avait

aiguisé notre appétit, nous fêtâmes tout ce qu'on nous présentait, et, bien réconfortés, nous reprîmes le chemin de Bacalam, à travers la même campagne que dorait le soleil déjà haut sur l'horizon, et à dix heures nous rentrions au château.

Notre aimable hôte ne voulut pas permettre d'interruption dans nos plaisirs ; à notre arrivée nous trouvions préparé un tir à l'arc, où chacun était appelé à faire briller son adresse. Le prince était d'une grande force et sa flèche habilement dirigée ne manquait jamais son but. Cette arme est une des armes offensives des Maduriens, c'est un agent terrible dans le combat ; la pointe de fer qui forme le dard de la flèche est toujours empoisonnée, ce qui rend la blessure mortelle. Après le jeu du tir, nous eûmes le spectacle d'un combat de caïlles. C'est une chose vraiment bien curieuse que la valeur avec laquelle ces petits animaux s'attaquent et se défendent, jusqu'à ce que, vaincu par son adversaire, mais non humilié, l'un des champions reste inanimé sur le champ de bataille. J'avais jusque-là considéré la caïlle comme une créature douce et inoffensive, et je fus obligé néanmoins, dès ce jour, de la classer dans mon esprit parmi les animaux féroces et belliqueux.

Le dîner d'adieu étala comme celui de la veille une somptuosité sans égale. Nous portâmes plusieurs toasts, en exprimant au sultan combien nous étions reconnaissants de son accueil distingué ; il voulut bien y répondre par mille paroles aimables, dans lesquelles il exprima sa sympathie pour les Européens et surtout pour les Français. — Après le dîner, il nous

montra des kris, des armes de toutes sortes, des violons semblables à celui dont j'ai parlé, présents de princes indiens et européens ; armes et instruments de musique étaient d'un travail précieux, incrustés de pierres précieuses de grand prix, de diamants d'une grosseur fort remarquable, et dont se serait gloriifié plus d'un souverain d'Europe. Le gracieux sultan avant de nous laisser partir voulut avoir nos noms sur son album, afin, nous dit-il, d'en perpétuer le souvenir à Madure ; chacun de nous eut l'honneur de s'inscrire sur le carnet royal, et joignit à son nom quelques pensées, quelques vers, dont Sa Hauteesse se montra très-flattée ; nous la quittâmes enfin, emportant un ineffaçable souvenir de son hospitalité si vraiment princière ; ses voitures nous conduisirent rapidement vers Camal, où, avant de monter dans nos canots, nous acceptâmes encore le goûter que l'attentif Chinois avait préparé à notre intention. Les embarcations nous portèrent en peu de temps dans la rade hospitalière de Sourabaïa ; là nous saluâmes avec plaisir notre jolie corvette disposée à appareiller ; bientôt nous allions ensemble affronter de nouveaux dangers, aborder de nouveaux rivages. Avant de revoir la France pendant de longs mois encore, ce navire sera notre demeure, demeure aimée, car au marin c'est une portion, un fragment de sa patrie qui le suit en tous lieux. Puisse la Providence veiller sur nous, puisse-t-elle de son bras puissant nous protéger et nous guider au travers des récifs et des périls de l'Océan !

M^{lle} BLANCHE DE MAUBECQUE.

Explication de l'Énigme Historique de Janvier.

LA PRINCESSE BORGHÈSE.

Gwendaline Talbot naquit en 1817, à Cheltenham, dans le Gloucestershire. Elle était fille de John Talbot, comte de Shrewsbury, et de Marie-Thérèse Talbot, qui appartenait à une branche cadette de cette illustre maison, dont le nom est inscrit à toutes les pages de l'histoire d'Angleterre, et que sa fidélité inébranlable à la foi catholique, pendant trois cents ans de persécution, a rendue si digne d'estime et de vénération. Elevée au sein d'une famille chrétienne, qui révélait son amour pour Dieu, par une charité immense, et un luxe d'aumônes peut-être sans exemple, Gwendaline suça avec le lait l'amour des malheureux, et en même temps que sa riche intelligence s'ornait par une culture assidue, son âme se perfectionnait par les vertus dont le foyer domestique lui offrait les modèles les plus touchants. A seize ans, Gwendaline était la plus charmante des jeunes filles : belle entre toutes, dans un pays si célèbre par la beauté de ses femmes, on oubliait sa grâce pour ne voir que son esprit et sa bonté : une instruction variée, des voyages nombreux avaient développé ses facultés ; les langues et les littératures étrangères lui étaient familières ; elle parlait avec une correction merveilleuse, outre sa langue maternelle, le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand. Des talents délicieux la délassaient de ses études solides, et, au milieu de tant de succès, son cœur était resté modeste et pur comme celui d'un enfant. Ni l'éclat d'une naissance

illustre, ni les séductions d'une fortune princière, ni la supériorité de son esprit, ni le renom qui entourait déjà sa jeune beauté, n'avaient pu triompher de l'égide dont la religion, mère des humbles vertus, avait armé son cœur. Elle entra dans le monde ornée de tous les dons qu'on envie, mais elle y apportait en même temps une bienveillance, une douceur, une générosité, faites pour désarmer jusqu'aux jalousies rivales.

Gwendaline épousa, à l'âge de dix-huit ans, le prince Marc-Antoine Borghèse ; cette union la fixa à Rome, et les pauvres de la ville apprirent qu'il leur était venu une mère. Cette jeune femme, dans laquelle semblaient revivre les plus pures créations de Raphaël, cette jeune femme, environnée de luxe, d'élégance, de richesse, devint la consolation de leurs maux et la servante de leurs misères. Libre de choisir et de suivre sa voie, Gwendaline se donna d'abord à sa famille, et puis aux pauvres : le monde n'eut d'elle que ce qu'elle ne pouvait lui refuser ; de courtes apparitions dans quelques fêtes et un accueil toujours hospitalier dans les salons du palais Borghèse, où la jeune femme apporta sa grâce sérieuse et déploya, sans le vouloir, les éminentes qualités de son intelligence.

Mais après son mari, après ses enfants, les pauvres avaient tout son amour. Le choléra, qui sévit à Rome avec fureur, ouvrit un vaste champ à son zèle : elle adopta tous les enfants que le fléau avait rendus or-

phelins, et par elle-même, et par les aumônes qu'elle ne craignait pas de solliciter, elle pourvut aux besoins de leur existence et de leur éducation. Pour y aider, elle se dépouillait de ses parures ; la somme destinée à sa toilette allait grossir le budget des indigents ; elle vendit un jour un magnifique châle de Cachemire pour en donner le prix à une jeune fille délaissée, qu'elle ne pouvait secourir qu'en se privant elle-même, car sa charité était si grande qu'elle dépassait souvent les bornes de sa royale fortune ; elle donnait non-seulement l'or et l'argent, mais son temps, sa présence, ses soins, et à quelque heure qu'un malheureux vint frapper à sa porte, on avait ordre de l'introduire auprès d'elle. Plus d'une fois, elle s'est levée la nuit pour aller porter ses secours au chevet d'un mourant. La *charité n'a pas d'heure*, disait-elle. Un jour, elle rencontra dans la rue un enfant abandonné ; aussitôt ses entrailles s'émurent (elle était mère aussi), elle se chargea du petit orphelin, et on la vit, pendant les maladies de cet enfant, le veiller, le soigner, l'amuser avec une patience que rien ne rebutait. Une vieille femme, dont elle prenait soin, se rétablissait avec peine d'une grave maladie, mais lorsque le médecin lui permit de se lever, elle refusa de quitter le lit, à moins qu'on ne lui donnât une robe neuve d'une étoffe qu'elle désignait. Dès le lendemain, Gwendaline la lui apporta et l'aïda à s'en revêtir. La malade se plaignit de ce que la robe était trop longue.... aussitôt la jeune princesse s'agenouilla devant elle et se mit à rajuster et à racourcir la robe avec le soin d'une ouvrière habile et zélée.

Sa touchante patience, qui supportait les travers de l'esprit et les maux de l'âme, ne reculait pas devant les dégâts physiques, si difficiles à vaincre : plus d'une fois elle arrangea de ses mains, elle balaya et nettoya la chambre des pauvres malades, elle fit leur lit, et comme la chère sainte Elisabeth, elle se plaisait à rendre aux images de Jésus-Christ souffrant ces services si humiliants aux yeux du monde, si grands aux yeux de la foi. On la vit un jour peigner de ses belles mains les cheveux d'une pauvre femme, dont personne ne voulait prendre soin : ces cheveux étaient dans le plus triste état.... mais plus la répugnance était forte, plus l'âme grande et douce de Gwendaline se plaisait à en triompher. Mille traits pareils remplissaient sa vie : elle ne savait rien refuser à Dieu ni aux pauvres. Un jour le cardinal Giustiniani, allant administrer le Saint-Viatique à une pauvre femme, vit, en entrant, une jeune dame qui, ayant ôté son chapeau, son châle et ses gants, nettoyait le plancher et achevait de mettre en ordre la triste chambre qui allait recevoir le divin hôte. Il reconnut la princesse Borghèse, la servante des pauvres, et il n'en fut plus surpris, car il connaissait cette âme angélique.

On s'étonnerait en voyant tant d'œuvres renfermées dans une vie si courte, si l'on ne savait combien les amis de Dieu sont avarés du temps ; seule avarice qu'ils se permettent. Gwendaline connaissait ce secret, et par là elle suffisait à tout : aux devoirs domestiques, aux devoirs sociaux, aux œuvres ardentes de sa charité. Les premiers moments de la journée appartenaient à ses enfants, qu'elle aimait comme un pareil cœur pouvait aimer ; l'étude, la poésie qu'elle cultivait avec succès, la musique, les travaux d'aiguille, quelques promenades avec son mari, les visites et les réceptions occupaient nécessairement

une large part de la journée, le reste était consacré à ses courses de bienfaisance, et aux moments, trop courts à son gré, qu'elle passait devant Dieu. Souvent, après l'avoir cherchée dans ses appartements, on la trouvait recueillie au fond de son oratoire. C'était là qu'elle puisait sa tendresse compatissante pour toutes les misères ; c'était là qu'elle prenait des forces pour résister aux illusions de la vie ; c'était là que, jeune et brillante, elle se disposait à la mort.

Déjà cette âme, mûre pour le ciel, se préparait à quitter la terre ; Gwendaline venait de donner le jour à un quatrième enfant, et après quelques mois passés en Angleterre, auprès de sa famille, elle était revenue en Italie pour la fête des Vendanges. Elle paraissait souffrante et mélancolique, comme si un pressentiment intérieur l'eût avertie que l'heure des adieux n'était pas loin. Le 22 octobre 1840, elle fut obligée de garder le lit : une maladie du larynx s'était déclarée, et pendant cinq jours, le prince, les amis, les serviteurs passèrent par tous les degrés de l'inquiétude, de la crainte, du désespoir. Gwendaline était grave et sereine, quoiqu'elle ne se fit aucune illusion : la paix sublime des saints remplissait son cœur ; prête à mourir, elle souriait à ceux qui pleuraient autour d'elle ; elle essayait de consoler son mari, dont elle prévoyait l'inconsolable douleur ; parfois, dans une espèce d'extase, elle disait à demi-voix avec l'expression la plus touchante : « — Entendez-vous cette musique céleste ? C'est pour moi... c'est pour vous, mes chers enfants ! » Et ses bras s'ouvraient comme pour presser ses fils sur son cœur. Enfin, le 27 octobre, après avoir reçu, avec une piété indicible, les derniers secours de la religion, vers l'heure de midi, Gwendaline croisa ses mains sur sa poitrine, leva au ciel un dernier regard et mourut en paix.

Trois jours après, à sept heures du soir, un magnifique cortège sortait du palais Borghèse ; mais à peine le char funèbre eut-il franchi les portes du palais, que quarante Romains, dételant les chevaux, traînèrent la dénouille terrestre de la bienfaitrice de Rome jusqu'au seuil de Sainte-Marie-Majeure. Au chant des prêtres, au son lugubre des instruments, se mêlaient les sanglots et les cris de douleur des pauvres, accourus sur le passage du cortège ; de toutes les fenêtres tombait une pluie de couronnes et de fleurs, derniers hommages décernés à ces vertus qui n'avaient cherché que l'ombre et le silence. Enfin, le char arriva au pied du Quirinal ; le Souverain-Pontife, Grégoire XVI, se montra à une des fenêtres du palais, et donna une dernière bénédiction aux restes mortels de la jeune princesse. Après les dernières cérémonies, le cercueil de Gwendaline fut déposé à Sainte-Marie-Majeure, dans le caveau sépulcral de la famille Borghèse. Alors la douleur publique éclata sans contrainte, et pendant toute la nuit, les pauvres veillèrent et pleurèrent sous les murs de la basilique qui renfermait leur trésor.

La douleur si grande sur la place publique était incommensurable dans la demeure que Gwendaline venait de quitter pour jamais. Son mari, qu'elle avait tant aimé, voulut la revoir encore une fois en se faisant ouvrir les portes du caveau où sa jeune femme reposait parmi ses ancêtres ; mais bientôt une nouvelle douleur l'accabla : ses trois fils tombèrent malades, et tous trois suivirent de près leur angélique mère. Une circonstance étrange marqua la mort de

l'aîné de ces enfants : il se nommait Camille. On lui avait laissé ignorer la maladie et la mort de son jeune frère, mais au moment où le cercueil de celui-ci sortit du palais, Camille se souleva sur son petit lit et s'écria : *Voglio andar con Giovanni!* (Je veux aller avec Jean!) Il mourut au même instant, et suivit son petit frère dans la demeure de paix où leur mère les avait appelés.

Le tombeau de la sainte princesse Borghèse est modeste comme elle; on l'y a représentée sous les emblèmes de la charité, avec cette simple épitaphe : Ici

reposent les cendres de la mère des pauvres, la princesse Guendaline Borghèse, née à Cheltenham, du comté de Shrewsbury, morte à l'âge de 22 ans, le 27 octobre 1840.

Nous avons pensé que nos lectrices ne connaîtraient pas sans plaisir et sans utilité la vie de cette sainte de notre temps, et que ce touchant exemple de désintéressement, de charité, d'affection, de dévouement, ferait dire à quelques-unes peut-être, comme autrefois saint Augustin : *Pourquoi ne ferions-nous pas ce que celle-ci a fait?*...

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Première lettre.)

Paris, janvier 1857.

Vous ne pouvez douter, ma chère enfant, que je n'accueille avec un vif empressement la prière que vous venez m'adresser, et que vous ne trouviez en moi, puisque vous le souhaitez, une correspondante exacte et zélée. Vous ne seriez pas ma filleule, vous ne seriez pas la fille d'une cousine, presque une sœur, que j'ai si tendrement aimée et si vivement regrettée, que votre position toute exceptionnelle m'inspirerait encore le plus chaleureux intérêt. Pauvre enfant, vous avez, bien jeune, de bien sérieux devoirs : consoler votre père, diriger votre frère et votre sœur, égayer la vieillesse et les infirmités de votre aïeule, conduire un grand ménage, remplacer votre digne mère enfin, et vous n'avez que dix-huit ans ! Aussi, lorsque vous me demandez des conseils, que vous regarderez, dites-vous, comme d'importants services, je ne puis que vous offrir tout ce dont je puis disposer, un peu d'expérience et une ancienne et fidèle affection, qui date de votre berceau.

Seulement, chère Albertine, le programme que vous me tracez est bien étendu, et je crains qu'il ne dépasse mes forces. Voyons : vous voulez que je vous parle de votre nouvelle position, de vos devoirs de famille, de vos occupations d'intérieur, de vos études, de vos travaux ; que je vous dise un mot du monde et de ses coutumes ; que je vous indique les meilleurs moyens de vivre en bonne intelligence avec les parents, les alliés, les connaissances, les domestiques, le monde enfin ; que je vous guide dans vos amitiés, dans vos lectures, dans vos bonnes œuvres ; que je vous signale les travers qu'il faut éviter, et les bonnes habitudes qu'il faut prendre ; vous voulez enfin un code complet de morale et de savoir-vivre... Hélas ! mon enfant, je ne suis pas à la hauteur d'une semblable tâche, mais je ferai comme la faucheuse qui devait faucher toute seule un champ immense, je commencerai par un petit coin, sans m'occuper du travail du lendemain, et, répondant à vos premières questions, je vous parlerai d'abord de vos devoirs envers votre famille. Je ne vous dirai rien de vos devoirs religieux, puisque je sais que vous avez puisé cet enseignement à de bonnes sources, et que vous êtes disposée à le mettre heureusement en pratique. Per-

sévérisez, chère Albertine, car là est la véritable force, la souveraine lumière et la douce consolation !

Mais ces devoirs envers votre famille, ne les connaissez-vous pas, et la religion, dont les préceptes vous sont si chers, ne les a-t-elle pas gravés dans votre âme ? Ne savez-vous pas ce que votre excellent père, si bon et si éprouvé, mérite de respect et de dévouement ; quelle grande tâche vous avez à remplir auprès de Gustave et d'Octavie ; de quels soins patients vous devez environner les derniers jours de votre digne grand-mère ? Cependant, entrons dans le détail. Vous êtes tout pour votre père, ma chère enfant, puisque vous tenez dans sa maison la place de celle qu'il avait associée à sa vie ; faites donc ce qu'elle aurait fait : égayer-le par une humeur douce, aimable, par des attentions empressées ; veillez à son bien-être, ayez l'œil sur les soins matériels que les hommes négligent, tout en éprouvant le besoin et la privation ; ainsi, par exemple, veillez à son linge, c'est le seul luxe d'un homme ; que ses repas soient servis à ses goûts et à ses heures ; donnez une active surveillance à l'arrangement de son cabinet, afin que les domestiques, sous prétexte d'ordre, ne jettent pas le désordre dans ses livres et ses papiers. Pliez vos goûts et vos désirs aux siens ; soyez prête à sortir avec lui quand il le désirera, et, pour cela, dès le matin, réglez vos occupations et disposez votre toilette ; tâchez de causer avec lui, de faire de la musique pour lui, en un mot, rendez-le heureux, ce bon père, qui a tant travaillé pour vous et que j'ai vu veiller avec tant d'anxiété auprès de votre petit lit, quand vous étiez atteinte des maladies de l'enfance. Chère Albertine, dans ce dévouement de toutes les heures qui vous fera vivre pour un autre, il y aura parfois sacrifice, mais jetez un coup d'œil sur les années écoulées, pensez à tout ce que vos parents ont fait et souffert pour vous, et vous trouverez que, quoi qu'on fasse, toujours envers eux on reste insolvable.

J'en dirai autant de votre bonne grand-mère, mais là vous trouverez matière à plus d'abnégation encore. Elle est bien vieille, bien infirme, et ses facultés, si belles autrefois, ont subi des ans irréparable outrage. Votre bon cœur trouvera là de nouveaux motifs de dévouement et d'amour. Soyez attentive à son bien-être, exigez des domestiques, en leur en donnant

l'exemple, un respect et des attentions de toutes les heures; tâchez de l'égayer doucement, et de deviner les volontés et les désirs qu'elle n'exprime plus qu'avec peine. Elle aime à se promener, j'espère que bien souvent vous lui servirez de guide et d'appui; elle se plaît à entendre un peu de musique, chantez pour elle! la joie que vous lui donnerez vaudra mieux que les applaudissements d'une assemblée brillante. Enfin, mon enfant, je vous répéterai, à vous, à Gustave, à votre petite sœur, à propos de cette bonne mère, ces vers d'une femme poète :

Son navire est au port et va plier ses voiles :
Hâtez-vous de l'aimer, c'est moi qui vous le dis,
Car déjà son pied touche au seuil du paradis ;
L'ombre envahit ses jours, couverts de sombres voiles,
Nul soleil d'autrefois dans son cœur ne reluit ;
Venez y rayonner : la vieillesse est la nuit ;
Enfants, soyez-en les étoiles !

A votre frère, à votre sœur, vous devez, chère Albertine, l'affection (et vous l'avez, j'en suis sûre), de plus le bon exemple et le bon conseil. Tâchez d'obtenir leur confiance, mais vous ne le pourrez qu'en leur témoignant beaucoup de bonté et d'amitié. La bonté, c'est la clef d'or qui ouvre les cœurs, et là où l'esprit, la finesse, le talent échouent, la bonté réussit. Prenez sur vous-même, afin de leur montrer un caractère égal, modéré ; témoignez-leur bien que leurs petites importunités (car ils s'adressent toujours à vous pour leurs études, leurs jeux, etc.) ne vous pèsent jamais, afin qu'ils viennent toujours vers vous avec pleine ouverture de cœur. Gustave est très-vif, et, par conséquent, souvent très-peu raisonnable ; que votre raison, à vous, soit calme, dénuée de pédantisme ; ne donnez pas tort à la bonne cause en assaisonnant au vinaigre vos remontrances et vos petits sermons. Octavie est négligente, paresseuse, stimulez-la par une surveillance exacte et surtout par le bon exemple de l'ordre et de l'activité... Enfin, que vous dirai-je ? soyez mère, en aimant ces chers enfants, en étudiant leur caractère, en les rapprochant de votre père, en les entourant de bien-être, d'amour, de sollicitude. Par ces soins de toutes les heures, oui, ma chère Albertine, il faut être mère et savoir aimer, comprendre et se dévouer !

A ces conseils bien sérieux j'en ajouterai un autre. Il existe, ma chère filleule, une petite comédie qui porte un singulier titre : *Un ange dans le monde, un diable à la maison*. Beaucoup de jeunes filles, de jeunes femmes pourraient, hélas ! être les héroïnes de cette petite pièce, mais j'espère que mon Albertine évitera ce tort et ce travers, et qu'aimable pour tout le monde, elle sera plus aimable, plus expansive, plus douce encore chez elle, au sein de sa famille. Aux vertus solides ajoutez l'agrément de la cordialité, de la complaisance, et aussi d'une politesse exacte, quoique toujours simple. Parce que vous êtes en famille, avec un frère, une sœur, de jeunes parentes, ne vous croyez pas dégagée des liens du savoir-vivre, et soyez sûre que, dans la vie intime, l'observation des bienséances, bien loin de diminuer l'amitié, y ajoute du charme. Il n'y a que les gens mal élevés qui pensent que la grossièreté est le synonyme de la con-

fiance, et la familiarité la monnaie de l'affection. Donc, et ce conseil s'applique surtout à votre jeune frère et à votre petite sœur, ne souffrez pas que, sous prétexte des libertés de la vie de famille, ils négligent leur petite toilette, leur tenue, qu'ils demandent brusquement et reçoivent sans remercier, qu'ils témoignent de l'humeur et se livrent avec une franchise trop entière aux explosions de leur caractère. Je reviendrai sur cette matière, car il est temps de passer à un sujet plus frivole.

Vous me dites, ma chère Albertine, que, par suite de la longue maladie de votre mère et du changement de résidence de monsieur votre père, vous vous voyez obligée de renouveler en partie l'ameublement de votre maison, et vous me demandez mes conseils. Si je m'en croyais, chère enfant, je crierais bien haut : Ne suivez pas l'entraînement du jour ! soyez simple ! soyez modérée ! n'abusez pas des lampas, soyez sobre de bronzes et de dorures ! ne vous jetez pas dans les chinoïseries ! évitez les fleurs exotiques ! fuyez les fantaisies ruineuses qui font plait un jour et gênent pendant une année ! Autrès de la plupart de nos jeunes femmes, je serais, parlant de la sorte, une inutile et pauvre Cassandre ; mais vous, chère Albertine, guidée par votre raison et par les désirs de votre père, vous m'écoutez, j'en suis sûre. Voici donc ce que je vous propose et qui me semble assorti à votre fortune : — Votre salon, avec les beaux meubles de palissandre et la charmante garniture de cheminée que je vous connais, serait bien meublé en damas de soie rouge, étoffe solide et belle. Je ne vous conseille pas d'acheter de petits meubles en bois dorés ni en imitation de Boule ; ce sont des coquetteries fort chères qui, d'ici à peu de temps, paraîtront surannées. Les rideaux seraient doubles, en mousseline brodée au crochet et en damas de soie rouge. Pour la salle à manger, que vous devez renouveler entièrement, je vous conseille : un buffet à étagère en acajou ; une table ronde à un pied et à allonges, du même bois ; des chaises aussi en acajou, garnies de canne ; sur l'étagère, des porcelaines, des grès, quelques cristaux ; aux fenêtres, des rideaux d'algérienne vert et mais ; par terre, une belle natte de la Chine. Sur la cheminée, pendule et coupes de marbre blanc. Si votre salon et votre salle à manger sont grands, vous choisirez des papiers foncés, sinon, des papiers très-clairs ; pour le salon, des baguettes dorées tiennent lieu de bordure.

Le cabinet et la chambre à coucher de monsieur votre père avec ses livres, ses meubles anciens, ses portraits, son médaillier, n'est pas à changer, non plus que l'appartement de votre chère grand'maman. Les vieillards tiennent à leurs habitudes. Votre chambre à vous, mon Albertine, je la voudrais voir tapissée d'un petit papier gai, à bouquets ; rideaux de perse aux fenêtres et au lit ; votre petit bureau surmonté de sa bibliothèque ; un guéridon, quelques chaises, une chaise prie-Dieu en formeraient l'ameublement. Sur la cheminée vous mettriez une statuette de la sainte Vierge et deux vases de fleurs ; près du lit, votre bénitier ; sur le guéridon, le verre d'eau or et blanc que je vous connais ; sur le bureau, un encrier, un bougeoir, un porte-allumettes.

La chambre d'Octavie, qui est près de la vôtre, serait arrangée à peu près dans le même genre. Pour celle de Gustave, un lit, un lavabo, un bureau, une table à dessin, le tout simple et solide, me semble-

raient un mobilier suffisant. Des cartes, des sphères, des têtes d'étude en feraient l'ornement. Quant à la cuisine, pièce importante sur le mobilier de laquelle vous me consultez, je vous engage à ne pas vous embarrasser de ces ustensiles compliqués dont le nom et la forme bizarres indiquent combien peu on s'en sert. Des casseroles de toutes grandeurs avec leurs couvercles, une daubière, une poissonnière, une grande et une petite marmite pour le pot-au-feu, deux chaudrons de cuivre, une ou deux bassines à confitures en cuivre rouge, une fourtière et son four de campagne, un poëlon à longue queue, le tout entretenu bien étamé, des poëles, des passoires, voilà de quoi faire les meilleurs diners du monde.

Pour la vaisselle, je vous conseille la porcelaine blanche, unie, qui permet de remplacer facilement les pièces qui se cassent. Pour le linge de table, je

préfère l'ouïré à l'uni, parce qu'il a plus de brillant et de fermeté...

Voilà des détails bien matériels, et la fin de ma lettre contraste avec le commencement. Mais telle est la vie des femmes, elles doivent passer sans peine des considérations élevées aux soins les plus vulgaires, en admettant qu'il y ait quelque chose de vulgaire dans ces occupations qui assurent l'ordre et la considération des familles. Du reste, ceci me met à l'aise pour le sujet dont je vous entretiendrai prochainement, les invitations à dîner que vous accepterez, et celles que vous devrez rendre.

A bientôt, ma chère enfant, je vous embrasse comme je vous aime.

Votre amie dévouée,

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 2.

Nous avons donné le mois dernier un grand nombre d'œuvres nouvelles, ce mois-ci nous avons encore à appeler l'attention sur diverses compositions qui viennent de paraître. Ainsi *le Farfadet* et *les Sylphides*, de Wagner; les *Cousines Musicales*, de Delisle; *Medea*, de Quidant; *Souvenirs des bords du Rhin*, de Wagner; le premier *Caprice de Salon*, d'Hermann, sont de charmantes fantaisies appelées à de légitimes succès. Nous recommandons tout particulièrement aux amateurs de musique de danse les cinq morceaux intitulés : *la Rose Pompon*, *la Rose Mousseuse*, *la*

Rose des Quatre Saisons, *la Rose des Bois* et *la Rose du Bengale*.

Les personnes qui désirent les morceaux de l'album de Funagalli annoncés dans notre catalogue de janvier sont priées de le faire dans le plus bref délai, attendu qu'il nous sera impossible de les obtenir de l'éditeur passé FIN FÉVRIER.

NOTA. — Une erreur typographique s'est glissée dans notre dernière Revue. A propos de madame Borghi-Mamo, on a mis *ténor* au lieu de *LEONOR* qu'il faut lire.

EDUCATION MUSICALE

MADEMOISELLE SONTAG

(Deuxième article.)

Parmi les autres artistes célèbres du théâtre de la Porte-de-Carinthie, se trouvait madame Fodor. Mademoiselle Sontag avait pour la méthode de madame Fodor une telle admiration, que, lorsque cette illustre cantatrice répétait, elle allait se cacher dans un coin obscur de la salle, écoutant avec extase ces sons si bien filés, si savamment modulés, comme un jeune rossignol qui, dans une forêt, caché sous le feuillage, en écoute un autre, déjà plus expert, lancer au ciel son étincelante fusée de notes. En revanche, madame Fodor s'écria, la première fois qu'elle entendit sa jeune rivale : « Si j'avais sa voix, le monde entier serait à mes genoux ! »

Les dilettanti prussiens s'efforcèrent, à leur tour, d'attirer mademoiselle Sontag à Berlin. Elle y alla jouer à la fin de la saison de l'opéra italien de Vienne; en compagnie des excellents chanteurs allemands Jager, Wachter, Sager et Spitzeder; elle y chanta des traductions d'opéras de Rossini, et de pièces du ré-

pertoire français. Son succès fut immense, et l'affluence des spectateurs de tout rang fut telle, et les places si avidement recherchées, que le comte de Bruhl, intendait des menus-plaisirs du roi, se trouva réduit à un tabouret derrière les places réservées à la cour, au fond de la loge diplomatique.

Le prince Talleyrand se vantait, comme d'un des bons tours de sa vie, d'avoir fait au congrès de Vienne, dans la délimitation des territoires, de Voltaire un Français, en réunissant Ferney à la France, et par l'adjonction de Coblenz au royaume de Prusse, de madame Sontag une Prussienne.

A Berlin, à l'enthousiasme des dilettanti se joignit une espèce d'amour-propre national, et le succès de l'admirable cantatrice fut plus grand que partout ailleurs. La beauté de la jeune artiste et sa réputation bien méritée de vertu exaltaient toutes les imaginations; car si l'on vantait à juste titre son talent supérieur, on rendait une égale justice à sa modestie et à la moralité de sa conduite.

Quelque temps après, en 1827, elle fut attirée vers Paris, ce centre lumineux où volent toutes les gloires comme des papillons à la lumière, quelquefois pour

s'y brûler les ailes; ce ne fut pas le cas de notre cantatrice. Paris, au lieu de la brûler, la fit étinceler encore plus vivement. Le jugement de Prague, de Vienne et de Berlin fut confirmé à l'unanimité. Elle débuta dans le rôle de Desdemona : Shakespeare commenté par Rossini, tout un monde ! Le succès fut immense, et il n'est pas un seul des spectateurs ayant assisté à ce triomphe qui ne s'en souvienne parfaitement aujourd'hui. Nous devons ajouter que l'excellent cœur de la cantatrice lui avait valu aussi des admirations dans toutes les sphères de la société. — Un soir, en revenant de l'Opéra, elle aperçut, aux lueurs tremblantes d'un réverbère lointain, un groupe lamentable, blotti dans un angle de mur; une pauvre mère et sa fille grelottant à demi nues sous l'âpre bise d'hiver. La grande artiste, émue, fait arrêter sa voiture, descend, et reconnaît dans la femme arrivée ainsi au dernier degré de la misère une actrice qu'elle avait vue autrefois, lorsqu'elle-même, âgée de onze ans à peine, jouait sur le théâtre de Darmstadt. L'infortunée, dans cette belle jeune femme, ne retrouva pas la petite fille qu'elle avait rencontrée jadis devant la rampe; elle ne vit qu'un ange secourable envoyé par le ciel : une bourse bien garnie para aux premières nécessités, et ensuite on dit à la pauvre actrice que si elle retournait dans son pays,

elle n'y manquerait de rien. En effet, une pension lui fut assurée, et sa fille, mise au Conservatoire, est devenue, depuis, une des plus grandes cantatrices de l'Allemagne. Le secret de cette bonne action, religieusement gardé, n'a été découvert que longtemps après et par hasard.

Ainsi, à travers l'enivrement du succès, mademoiselle Sontag trouvait le temps de servir de Providence au malheur, et pourtant c'était une vie bien remplie que la vie d'artiste en ce beau temps !

De grandes batailles lyriques se livraient alors au Théâtre-Italien, entre Sontag et Malibran, luttes glorieuses où personne n'était vaincu et où la victoire avait deux couronnes.

Cette loyale rivalité tournait au profit de l'art, car les deux camps finissaient par se confondre dans un enthousiasme réciproque; les partisans de Sontag battaient des mains à Malibran, les champions de Malibran criaient : *bis!* à Sontag. Entrer aux Italiens, même en payant le triple de sa place, était une faveur rare, et la queue réunissait souvent Meyerbeer, Halévy, Auber, Rossini; temps regrettables où l'art occupait toutes les têtes et absorbait toutes les passions.

MARIE LASSAVEUR.

(La suite à un autre Numéro.)

REVUE MUSICALE

Venise, le palais des doges, une bohémienne au teint rose, de fières comtesses et de fringants cavaliers, enfin un libretto vif, spirituel, plein d'étrangetés, une belle et bonne musique d'opéra, une cantatrice qui fait ébranler la salle sous des tonnerres d'applaudissements, des décors à faire envie aux plus splendides toiles de Cicéri; voilà ce qu'on voit, ce qu'on entend, et ce qu'on admire au Théâtre Lyrique toutes les fois que l'affiche annonce la représentation de la *Reine Topaze*.

Il y a dans le canevas de ce petit poème je ne sais quoi de bizarre, dont il serait difficile de donner l'analyse. La facture s'éloigne des règles habituelles de l'art de convention; mais dans sa singularité, elle est pleine d'attraits et d'imprévu. Il s'y trouve un pêle-mêle de sentiments, un tohu-bohu de situations qui font marcher le public d'étonnements en étonnements et d'émotions en émotions. C'était une mine féconde à exploiter pour M. Massé, dont la verve étincelante a trouvé dans cet ouvrage de quoi défrayer un grand opéra. Mais en signalant cette richesse, ne signalons-nous pas une exagération des compositeurs modernes qui, accumulant les notes sur les blanches et les croches sur les doubles croches, veulent donner à l'opéra comique les proportions gigantesques des œuvres de Rossini et de Meyerbeer ? Nous aimerions que la musique fût moins tapageuse, les motifs plus détachés, les fioritures plus rares, et nous croyons que les ouvrages modernes ne perdraient rien à être exécutés sans autant de bruit et compris sans tant de fatigue.

Nous citerons dans l'introduction, le sextuor des jeunes seigneurs : *Ah! quelle fête! ah! quel plaisir!* morceau d'une couleur chevaleresque qui a fait le plus grand plaisir; puis les couplets de Montjauze : *Je suis capitaine d'aventure*, dont l'accompagnement, qui cherche à imiter le galop d'un cheval, a plu au public, toujours avide de cette musique à effet que nous n'aimons, nous, que fort modérément. Le duo entre Meillet et Montjauze a de la verve, du cachet et de l'originalité. Mais l'entrée de la reine Topaze suivie de ses deux bohémiens mérite une mention spéciale. Ici se trouve une chanson à boire entonnée par les seigneurs

et qui s'alterne d'une façon bizarre avec la complainte du bohémien.

Le duo scénique : *Il est là*, les charmants couplets admirablement chantés par madame Miolan : *Je vous aime*; une barcarolle en chœur, et un air dramatique dans lequel la reine Topaze accomplit des miracles de vocalisation complètent le premier acte.

Le chœur à trois temps qui sert de début au deuxième acte ne nous a pas paru empreint du cachet de distinction qui se remarque dans la plupart des morceaux de cette composition. Les couplets que Topaze et Raphaël répètent tour à tour : *Rira bien qui rira le dernier* ont produit un effet saisissant; mais nous avons trouvé que ces éclats stridents et amers rappelaient trop la joie satanique de Méphistophélès; or, nous n'aimons rien de l'enfer. Une romance dont Meillet a tiré le meilleur parti, et qu'il a su chanter avec une grâce inimitable, a été fort applaudie. Son duetto avec la comtesse Filonello a de l'entrain et du charme tout à la fois. Vient ensuite un septuor surchargé de modulations instrumentales qui a semblé un peu trop long, quoiqu'il ne soit pas sans mérite.

Les variations de Paganini (*Le Carnaval de Venise*) transcrites pour la voix de madame Miolan-Caryalho ont été sans contredit le grand événement, la véritable merveille de la soirée. Ces gammes audacieuses lancées comme autant de fusées étincelantes, ces traits d'une hardiesse infinie, cette sûreté d'intonation, ces difficultés vaincues, tout cela ne peut se traduire. Il faut entendre les trépidations de la salle, il faut voir la pluie de fleurs qui tombe des avant-scènes, il faut s'électriser de l'immense enthousiasme qui exalte les spectateurs pour s'en rendre compte. Ce morceau est un véritable triomphe pour la cantatrice. Le chœur des bohémiens, et la scène du mariage qui terminent cet acte, ont passé presque inaperçus tant les émotions avaient été soulevées par les merveilleuses variations de Paganini.

Au troisième acte, la cavatine de la reine Topaze, dite par madame Miolan avec une verve et une finesse incroyables, lui a valu trois nouvelles salves d'applaudissements.

Les couplets comiques des bohémiens avinés, un trio avec Meillet, qui est la composition la plus correcte et la plus remarquable de l'ouvrage sous le rapport de l'art, une romance de Montjauze, que relève un charmant accompagnement, et enfin un duo dramatique entre Montjauze et madame Milan composent le dernier acte de cet opéra auquel est assuré un nombre immense de représentations.

Deux débuts ont signalé la reprise de *Maria di Rohan* au Théâtre Italien : celui de madame Fiorentini, et celui de M. Solieri. La voix de la cantatrice est belle ; elle dit juste et avec expression, mais elle nous semble ne pas savoir lier les sons avec assez de moelleux et d'harmonie ; une phrase s'arrête devant une autre phrase, au lieu de s'enchaîner par des prolongements affaiblis quoique continus de la voix. Ceci est un défaut grave auquel madame Fiorentini doit faire attention ; mais les études que fait chaque jour la chanteuse, et les sages conseils qu'elle ne peut manquer de recevoir, contribueront avec son propre jugement à effacer cette tache qui nuit essentiellement à son talent. Solieri a une voix faible ; mais sa méthode est bonne, correcte et soutenue. Il vocalise avec goût et facilité. Son jeu est pathétique, son chant plein d'expression. Bref, l'administration du Théâtre Italien doit s'applaudir de ce double début.

Madame Cambardi, dont la belle voix de soprano a été admirée longtemps au Théâtre Italien, vient d'être appelée dans diverses grandes villes de l'Ouest, où une série de concerts a commencé. Parmi les morceaux que chante la cantatrice, on cite un grand air de la *Traviata* de Verdi, la *Valse de Venzano*, et la romance *Pensée cachée* due au talent de madame Mouvielle, professeur de madame Cambardi, de mademoiselle Marie Dussy de l'Opéra, et de plusieurs artistes devenues célèbres dans le monde musical.

On a entendu dans les salons de madame Erard les œuvres posthumes de Fumagalli, ce jeune et savant compositeur, mort dans toute la gloire de son talent. Mademoiselle de Kerclan, MM. Lubeck et Kruger ont interprété, avec un excellent style et une rare habileté, ces morceaux dont la richesse mélodique, la verve étincelante et la méthode correcte témoignent assez en faveur du grand artiste. Nous recommandons aux amateurs de musique sérieuse l'album de Fumagalli, comme un recueil précieux, autant pour le charme que pour l'enseignement. Nous avons nous-même enrichi nos catalogues des compositions remarquables de cet album, dans lequel il faut citer : *les Regrets*, *la Roche du Diable*, *la Sérénade*, pour les voix pouvant aborder les difficultés ; puis *l'Elva*, sorte de rêverie poétique et gracieuse, convenant parfaitement à ceux dont l'instruction musicale n'est pas encore arrivée à un haut degré de perfection.

Puisque nous voici sur le chapitre de nos catalogues, n'oublions pas de mentionner l'opéra 130 de F. Hüntén, intitulé : *les Délices des jeunes Pianistes* en plusieurs suites, destiné aux élèves qui commencent, ainsi que les *Soirées d'Hiver* de Dreyshock, six jolies fantaisies de moyenne force. Dans notre collection de musique de danse, nous signalerons la valse de *Si j'étais Roi*, de Marceillou ; celles de *la Colombe* et de *la Pensée*, par A. Delaseurie ; puis la *Rose des Quatre Saisons*, polka de Moniot ; et dans la musique de chant une série de charmantes mélodies et chansonnettes appropriées aux jeunes personnes, autant pour le choix moral des paroles que pour la grâce ou la gaieté de la musique ; nous indiquerons parmi celles-là : *Dieu bénit celui qui donne*, de Moniot ; *la Rose blanche*, de Marquerie ; le *rusé Normand*, de Vimeux, et beaucoup d'autres que l'espace ne nous permet pas d'énumérer. MARIE LASSAVER.

Correspondance.

PLANCHE II. — 1 et 2, Col et manchette — 3, Semé — 4, A. L. — 5, D. M. — 6, Bouquet pour semé. — 7, Fanchon, application — 8, D. M. — 9, Bouquet pour semé — 10, Petite garniture — 11, Écusson renfermant les lettres C, M. — 12, Semé — 13, Moitié d'une manche bouillon — 14, Manchette assortie au bouillon — 15, Dessin pour rochet — 16 et 17, Col et manchette — 18, Entre-deux assorti — 19, J. H. — 20, *Zélie* — 21, *Léonie* — 22, *Nisa* dans un écusson — 23, S. D. M. — 24, N. de L. L. P. — 25, C. de L. L. P. — 26, H. D. — 27, H. L. 28, Y. P. — 29, *Nadine* — 30, J. E. de P. — 31, *Joséphine* — 32, et 33, devant et dos d'un corsage décolleté — 34, Manche du corsage — 35, Croquis du corsage — 36, Berthe Antoinette — 37, Croquis de la berthe — 38 à 41, Patron de manche fermée — 42, Croquis de cette manche — 43, Dessin d'un panier *Isabelle* — 44, Croquis du panier — 45, Porte-monnaie — 46, Petit bonnet turc pour bouchon de lampe — 47, Petite garniture — 48, Bande — 49, *Pauline* — 50, M. V. — 51, *Rosalie* — 52, E. S. — 53, tricot.

Malgré la frivolité du sujet qui fait le fond de notre correspondance, il me serait impossible de ne te point parler de l'horrible assassinat du 3 janvier. Déjà, ma chère Florence, les journaux de ton père t'en auront transmis les détails ; tu sais que c'est à l'instant même où notre vénérable prélat levait la main pour bénir un jeune enfant qui lui était présenté, que lui fut porté le coup mortel, et qu'il ne put prononcer que ces seules paroles : « Le malheureux ! mon Dieu ! » Je n'essaierai donc point de te raconter le crime, mais simplement de te dire dans quelle stupefaction douloureuse l'épouvantable nouvelle nous a jetés.

Stupefaction est le mot propre ; nous nous regardions les uns les autres, nous n'en pouvions croire nos oreilles, nous frémissons et doutons tour à tour, et, pour y ajouter foi, nous eûmes besoin de l'horrible fait nous fût répété par un témoin oculaire, encore ému et pâle du spectacle désolant qu'il avait eu sous les yeux !

Florence, les bêtes féroces ont-elles, dans leurs an-

nales, des pages comparables à certains chapitres de l'humaine histoire ? « Le malheureux ! mon Dieu ! » touchantes paroles qui me semblent révéler à la fois et la commisération pour le meurtrier, et l'élan de l'âme vers le ciel !

Quelques jours avant la catastrophe, j'avais assisté à la première séance du cours de lecture et de déclamation de M. Ballande, artiste dramatique excellent, et homme de lettres distingué. Je t'y ai vivement regrettée ; M. Ballande nous a joué le quatrième acte de *Polyeucte*, de ce *Polyeucte* émouvant et sublime que tant de fois, il t'en souvient, nous avons lu haut à nos mères. M. Ballande mettait ainsi en action les préceptes de diction et de geste qu'il avait énumérés préalablement dans un discours très-bien fait, ai-je entendu dire aux doctes, et, en tout cas, fort intéressants. Cependant, la nécessité d'un cours de déclamation se fait-elle sentir ? Le cours de lecture même est-il pour nous un besoin ? pour les jeunes gens peut-être ; dans les collèges, dit-on, on néglige cet

art de lire sans art, avec agrément et précision, art si précieux toujours et surtout pendant les soirées de l'hiver; donc, aux jeunes gens le cours de lecture peut rendre service, mais à eux seulement, puisque nous, dans nos familles, nous lisons; mais le cours de déclamation, quelle est sa raison d'être? qu'ajoutera-t-il au cours de lecture? le geste, l'emphase? S'il est destiné aux personnes du monde, le geste et l'emphase sont de trop; la simplicité, la justesse, la clarté, voilà, il me semble, les qualités du bon lecteur, qualités qu'il appartient au cours de lecture de développer ou de faire naître; quant au geste et à l'emphase, encore dans une certaine mesure, cela me paraît ne regarder que l'acteur et l'orateur, et j'en conclus, malgré M. Ballande, que c'est uniquement à ces deux sortes de personnes que le cours de déclamation s'adresse.....

Je me suis interrompue, mon amie, pour aller visiter l'intéressante collection des objets rapportés des régions polaires par Son Altesse Impériale le prince Napoléon. Ces objets sont disposés avec méthode dans plusieurs salons du palais du prince: les échantillons géologiques d'une part, et ils sont nombreux; de l'autre des costumes islandais habillant des mannequins que l'on est tenté de saluer, tant l'imitation est exacte; puis, à côté de jouets d'enfants et de violons indigènes, des miniatures de huttes d'Esquimaux; trois de leurs vêtements complets sur mannequins aussi; des pirogues très-remarquables, servant à la pêche du phoque, trésor de ces contrées; c'est qu'en effet, de la peau du phoque, les Esquimaux font leurs habits, leurs embarcations, recouvrent leurs huttes; de ses muscles, ils tissent des cordes; enfin, ils mangent sa chair, boivent son sang, et brûlent l'huile abondante qu'ils retirent de son corps.

Le prince, dit-on, destine toutes ces richesses au Muséum d'histoire naturelle; tu les y retrouveras.

Maintenant, prends nos planches, nous avons, comme tu vois, de nombreuses richesses à étudier.

1 et 2, COL ET MANCHETTE dont tu peux reproduire le dessin de trois manières différentes: la première serait de l'exécuter tel que je te l'envoie; la seconde, en supprimant la guipure et brodant le tout au plumetis fin sur mousseline; et enfin, la mousseline serait remplacée par du tulle crêpe, et le plumetis par du feston, à part les tiges et nervures; dans les deux derniers cas, les jours variés dans les fleurs et leurs boutons doivent toujours être conservés.

3, SEMÉ, broderie anglaise pour fond de bonnet de nuit ou du matin, très-simple.

4, A. L., plumetis fin.

5, D. M. enlacés; pour broder au plumetis sur linge de table, soit avec du coton blanc, soit avec du coton de couleur.

6, BOUQUET pour semé, ayant le même emploi que celui du numéro 3.

7, FANCHON. Ce dessin, fidèle imitation des vraies dentelles, se brode en application sur tulle de Bruxelles; je t'engage à varier les jours autant que ton talent te le permettra, c'est à la fois moins monotone et bien plus joli. Pour monter cette fanchon, qui sera, je pense, destinée à ta mère ou à une jeune femme de tes amies, tu devras la disposer sur un petit fond de bonnet, l'ornant ensuite de rubans ou de fleurs, suivant le degré d'élégance que tu voudras donner à cette coiffure.

Le croquis de la planche de janvier numéro 60, pourra te venir en aide pour cette monture; si les barbes de la fanchon te semblaient un peu longues, il te serait très-facile de les diminuer; à l'endroit le plus étroit, tu pourrais supprimer un médaillon, sans rien enlever à la grâce du dessin.

8, D. M. Ce chiffre est assorti à celui de la planche d'août; il se fait soit au plumetis, soit au feston feuille de rose.

9, BOUQUET pour semé; toujours même emploi que ceux des numéros 3 et 6.

10, PETITE GARNITURE, feston feuille de rose et œillets ombrés, pouvant servir à divers objets de trousseaux et de layettes.

Ici finit la petite édition.

11, ÉCUSSON pour mouchoir, renfermant les lettres C. M.; plumetis, feston et œillets ombrés; les jours ne sont point de rigueur.

12, SEMÉ, broderie anglaise.

13, MOITIÉ D'UNE MANCHE BOUILLON. Ce dessin à colonnes pyramides est du plus charmant effet, tu le broderas tout au plumetis, ou bien avec mélange de plumetis et de feston, sur mousseline ou tulle crêpe. Quand je te parle d'une moitié, je me trompe: le fond du bouillon ne devant avoir que cinq pyramides, tu comprends que la plus grande des trois qui forment notre dessin doit se trouver au milieu; il est bien entendu que la partie mince se place dans le bas, près des fronces, pas tout au bord pourtant, car ton travail se trouverait alors caché par la manchette du numéro 14, qui accompagne le bouillon. Le bord de la manchette sera entouré d'une petite guipure un peu ondulée; mais un simple feston ne ferait pas mal.

14, DESSIN DE LA MANCHETTE.

15, DESSIN pour le bord d'un rochet ou pour le tour du cou d'une étole. Es-tu satisfaite de ces lis et de ces roses, que je t'engage à broder au plumetis très-fin?

16 et 17, COL ET MANCHETTE. Ce dessin doit se broder sur jaconas double; il se place en dessous d'un ourlet piqué, haut à peu près d'un centimètre; si tu veux suivre le caprice du moment, tu choisiras du coton bleu, rose, lilas, rouge, voire même noir. Sur de la mousseline, ce dessin, qui se fait tout au plumetis simple, serait encore très-joli; alors, tu borderais le col et les manches soit d'un feston, soit d'une petite dentelle, après un point turc.

18, GARNITURE assortie au col et à la manchette. La grecque seule ferait un charmant entre-deux que l'on pourrait alterner avec des entre-deux de guipure ou de valencienne.

19, J. H., plumetis fin.

20, Zélie, plumetis et point turc.

21, Léonie, plumetis.

22, Nisa dans un écusson, plumetis.

23, S. D. M., plumetis.

24, N. de L. L. P., plumetis.

25, C. de L. L. P., plumetis.

26, H. D., plumetis.

27, H. L. enlacés, plumetis, pour service de table.

28, Y. P., plumetis.

29, Nadine, plumetis simple.

30, J. E. de P., plumetis fin.

31, Joséphine, plumetis.

32 et 33, DEVANT et DOS d'un corsage décolleté, à taille plate, sans basques, légèrement pointu devant et derrière.

34, PATRON DE LA MANCHE COURTE; elle est composée d'un bouillonné et de deux petits volants; le premier volant qui tient au bouillonné est marqué sur la planche, dans toute la longueur du patron.

35, LE CROQUIS DU CORSAGE terminé.

36, PATRON DE LA BERTHE ANTOINETTE OU FICHU RISTORI, devant accompagner ce corsage; il se fait de la même étoffe que la robe, ou en dentelle, blanche ou noire, et alors il peut aller sur toutes les robes. Pour jeune fille, la mousseline, le tulle brodé ou le crêpe blanc remplace les dentelles; ainsi, un fichu de la forme que je t'envoie, en crêpe blanc, dont le fond serait plissé, et le tour garni d'un haut effilé gaufré, serait d'un charmant effet. Tu pourrais le placer

sur n'importe quelle robe; il suffirait que le corsage se trouvât décolleté; rien n'est plus joli pour toilettes de petites soirées et diners de cérémonie. Les trois lignes fines que tu aperçois dans le bas du patron, t'indiquent deux plis qui servent à marquer la taille. Pour jeunes femmes, ces sortes de fichus se font en riches dentelles, ornées ou pour mieux dire surchargées, car c'est le défaut du jour, de nœuds, de velours, de ruche, etc.; ceux qui sont en dentelle noire vont à ravir sur les robes de velours.

37, CROQUIS DE LA BERTHE OU FICHU ANTOINETTE.

38, PATRON D'UNE MANCHE dont le croquis est au n° 42. Cette sorte de manche (dont tu ne vois ici que la moitié) est assez adoptée pour les robes de négligé; elle rappelle un peu ce qu'on nommait autrefois manches jardinières; le haut est plissé à plis plats, sur lesquels retombe un jockey, qui reçoit une garniture conforme à celle de la robe. Le bas se trouve froncé et fermé par un poignet sur lequel retourne un revers, soit de la même étoffe que la robe, soit en velours, mais une manchette blanche mousquetaire est encore ce qui vaut le mieux.

39 et 40, POIGNET ET REVERS DE LA MANCHE.

41, HAUT DE LA MANCHE jockey.

42, Croquis de la manche.

43, PATRON ET DESSIN DU PANIER ISABELLE dont tu vois le croquis au n° 44. — Choisis du drap ou de la moire, je n'ose prononcer le mot velours, attendu qu'il en faut beaucoup pour exécuter ce panier; sur l'étoffe choisie, reproduis ce dessin, en petit galon et soutache; ainsi sur fond grenat avec noir, tu pourrais employer un galon de soie vert émeraude que tu entourerais d'une fine soutache d'or; le restant du dessin serait en soutache d'un vert plus clair que le galon; pour le bord, fais de même. — Le rond une fois terminé, il s'agit de le monter :

Commence par couper, dans du carton un peu ferme, un premier rond ayant quarante-quatre centimètres de diamètre, c'est-à-dire la dimension du rond soutaché; puis, ensuite, dans ce même rond de carton, taillasse-en un second, ayant dix-huit centimètres de diamètre; plisse ensuite le premier carton en forme de tuyaux d'orgue, faisant huit tuyaux; après quoi joins cette partie au deuxième rond par un surjet, à l'endroit, ne serrant pas le point; enfin, ces deux ronds réunis, tu les recouvres par le rond en soutache, lui faisant suivre toutes les sinuosités formées par les tuyaux du carton. Avec du taffetas de la couleur des soutaches et des galons, tu fais un sac ayant vingt-cinq centimètres de haut, et tu l'introduis jusqu'au rond de carton. Pour faire les choses le plus économiquement possible, je t'engage à recouvrir en percaline le rond du fond, et le bas du sac. Le haut du rond soutaché, qui aura été bordé par une ganse assortie à la broderie, sera fixé au sac par chaque tuyau. Avec cette même ganse, tu établiras deux petites anses, ayant de vingt-cinq à trente centimètres; cette dernière opération terminée, tu te trouveras en possession d'un des plus jolis paniers qui aient paru, pour le jour de l'an, chez madame Marie Soudant.

Tu pourrais remplacer le rond en drap par un travail au filet, au crochet ou même au tricot.

45, PORTE-MONNAIE, disposé de manière à faire porte-feuille si l'on veut, et, dans ce cas, n'étant tout simplement qu'encadré par un cercle de cuivre doré ou d'acier poli. Il peut s'exécuter de deux façons différentes: la première en brodant au passé, sur cuir de Russie, le dessin tel qu'il est, avec du cordonnet vert, rouge ou bleu; sur la couleur chamois du cuir de Russie, le vert est ce qu'il y a de mieux. Le trait le plus fin sera recouvert, soit par de la soutache d'or, soit par de la soutache d'un vert ombré. La seconde manière est adoptée par les personnes qui ne veulent ou ne peuvent faire la broderie au passé; elles remplacent cette broderie par une soutache un peu large,

bordée, de chaque côté, ou par une soutache d'or excessivement fine, ou par un simple fil d'or; cette soutache, disposée ainsi, imite si parfaitement la broderie que c'est à s'y méprendre. L'intérieur, tu le sais, doit être garni de moire ou de peau, de même couleur que la broderie; s'il fait à la fois porte-monnaie, porte-feuille et porte-cartes, il doit être disposé, en conséquence, avec pochette ouverte pour les cartes et pochette fermée pour les petites notes; on y place, de plus, un crayon et une feuille d'ivoire destinée aux notes, commissions, etc.

46, PETIT BONNET TUNC, servant de bouchon de lampe, et se faisant en perles de verre, mélangées de perles de jais. Commence d'abord par établir la petite carcasse: pour cela, coupe un rond de carton de six centimètres de diamètre, puis une bande de carton, destinée à faire la bande du bonnet et ayant cinq centimètres de hauteur et quinze de longueur; armée de ces deux pièces, monte ton bonnet, recouvre-le ensuite à l'extérieur d'un tulle blanc ou noir, selon que tu le feras en perles claires ou foncées; supposons-le bleu et blanc: double l'intérieur de taffetas ou de percaline bleue; prends une aiguille très-fine, enfille deux ou trois perles bleues, et commence par le centre du rond de dessus, tournant toujours, et fixant de distance en distance ton point à une des mailles du tulle; agrandissant cette distance à mesure que le rond s'agrandit. On peut enfiler jusqu'à vingt perles, sans avoir besoin pour cela de les assujettir. Le rond ainsi recouvert, tu laisses les perles bleues pour prendre les perles de jais, dont tu fais trois rangs; ici, les perles n'ont besoin d'être fixées qu'à chaque extrémité des rangs; après les trois rangs blancs, cinq bleus, puis encore trois blancs et cinq bleus, et, enfin, six blancs; le dernier de ces six doit être plus solidement fixé que les précédents, afin qu'il ne puisse dépasser le bord. Tu couronnes le tout par un petit flot de soie plate, dans les couleurs des perles.

47, PETITE GARNITURE pois et feston feuille de rose; cet échantillon lilliputien te dira que la plupart des cols et des manchettes plates se bordent, aujourd'hui, avec une petite garniture dans le genre de celle-ci, assez froncée pour être tuyautée, c'est-à-dire ayant comme ampleur le double de la largeur donnée.

48, BANDE pour objets de layettes; plumetis et œillets ombrés.

49, Pauline, plumetis.

50, M., V., plumetis.

51, Rosalie, plumetis simple.

52, E., S., plumetis.

53, EFFET D'UN TRICOT, pouvant servir pour dessus d'édredon, fond de rideau, couverture, enfin tout ce que tu voudras faire de joli, car je n'ai jamais rien vu de mieux, en ce genre, que cet échantillon, en voyé par une de nos amies.

Voici l'explication de ce tricot, dit tricot Zélia :

Mets un nombre de mailles divisibles par 30, plus 6 pour les lisières.

1^{er} tour à l'endroit. — 13 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 16 unies ×, 9 unies.

2^e tour à l'envers. — 10 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 16 unies ×, 12 unies.

3^e tour à l'endroit. — 11 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 16 unies ×, 11 unies.

4^e tour à l'envers. — 12 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 16 mailles unies ×, 10 unies.

5^e tour à l'endroit. — 9 mailles unies ×, 1 rétrécie,

1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 16 unies X, 13 unies.

6^e tour à l'envers. — 13 mailles unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 13 unies X, 8 unies.

7^e tour à l'endroit. — 7 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 13 unies X, 12 unies.

8^e tour à l'envers. — 11 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 11 unies X, 6 unies.

9^e tour à l'endroit. — 5 unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 11 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 unies X, 10 unies.

10^e tour à l'envers. — 9 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 7 unies X, 4 unies.

11^e tour à l'endroit. — 3 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies X, 8 unies.

12^e tour à l'envers. — 7 unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 17 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies X, 2 unies.

13^e tour à l'endroit. — 4 unies X (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 3 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies X, 6 unies.

14^e tour à l'envers. — 5 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois) (1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble 2 fois) (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 4 unies X, 5 unies.

15^e tour à l'endroit. — 6 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 16 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies X, 4 unies.

16^e tour à l'envers. — 3 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois) (1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois) (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 4 unies X, 7 unies.

17^e tour à l'endroit. — 8 unies X (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois) (1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies 2 fois) (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies X, 2 unies.

18^e tour à l'envers. — 1 unie X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 16 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 4 unies X, 9 unies.

19^e tour à l'endroit. — 10 unies X (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 3 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 7 unies X, 3 unies.

20^e tour à l'envers. — 4 unies X (1 jetée, 1 rétrécie 1 unie 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 9 unies X, 11 unies.

21^e tour à l'endroit. — 12 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 11 unies X, 5 unies.

22^e tour à l'envers. — 6 unies X (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 3 fois), 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 13 unies X, 13 unies.

23^e tour à l'endroit. — 14 unies X (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble (1

jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 13 unies X, 7 unies.

24^e tour à l'envers. — 8 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 17 unies X, 13 unies.

Recommence au premier tour.

EXPLICATION DES PLANCHES DE GROCHET OU FILET.

1, NAPPE D'AUTEL avec inscription à la Vierge; les lettres que tu trouveras au numéro 4, t'aideront à composer d'autres mots.

2, DESSUS DE CHEMINÉE, que tu peux faire en coton blanc ou de couleur, en laine, ou enfin en soie, si ce luxe, ne dépasse pas ton budget.

3, BORDURE MÉDAILLONS.

4, LETTRES qui, avec celles que tu as déjà trouvées, forment un alphabet complet.

5, PETITE DENTELLE, pour rideaux ou bas de jupons.

6, LAMBREQUIN, pour le dessus de cheminée.

7 et 8, PETIT BONNET pour enfant; on le double de taffetas blanc ou de couleur.

9, BORDURE de rideaux de vitre.

10, SACHET A GANTS, à mouchoirs, à cravates.

11, PETIT ENTRE-DEUX.

12, BRASSIÈRE; la bordure du bas pourra servir pour la manche.

13, PETITE BANDE.

14, SAC DE VOYAGE OU SAC A ARGENT; tu peux choisir entre la ficelle, la laine, le cordonnet de soie ou le coton.

15 et 16, ROND et BANDE pour une calotte grecque, que tu feras en cordonnet de soie noire ou de couleur, avec doublure de satin de même nuance ou de couleur tranchante.

17, BORDURE DE RIDEAUX, d'édredons ou de couvertures de lit, pouvant servir d'encadrement au fond plein, numéro 21.

18, VOILE DE VOLTAIRE; enlève les angles, et ce sera le dessus d'un pouf ou d'un guéridon.

19 et 20, ROND et GARNITURE pour pelote duchesse.

21, FOND PLEIN.

22, DESSOUS D'ASSIETTES ET DE LAMPES; supprimant aussi les angles, on en ferait un écran à main.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de mariée. — Avant de commencer cette description, je dois te dire que le satin redevient très à la mode; la moire antique paraît un peu délaissée, et l'on a raison, car pour faire ressortir les dentelles, rien ne vaudra jamais le satin; quant à la toilette que je t'envoie, elle se compose, tout simplement, d'une robe en beau taffetas, de 10 à 11 francs le mètre; au bas des deux jupes, sont placés, en pyramides, sept rangs d'application d'Angleterre, de neuf à dix centimètres de hauteur. Entre chaque pyramide, est un nœud de taffetas à longs bouts; les mêmes dentelles sont disposées en échelle, sur le devant et sur le dos du corsage (il est bien entendu que ces dentelles sont placées de manière à ce qu'on ne soit pas obligé de les couper); du nœud de la ceinture s'échappe un bouquet posé en éventail, et composé de lilas, de roses églantines et d'oranger; les boutons du corsage sont en perles blanches montées sur argent; le voile est en tulle illusion; enfin, les fleurs de

la coiffure rappellent celles du bouquet. Cette même toilette pourrait s'exécuter, plus simplement encore, en remplaçant les dentelles par autant de petits volants de taffetas déchiqueté, ou par des effilés mousse; dans ce dernier cas un effilé de plus petite proportion entourerait le grand voile de tulle illusion.

Nous devons la coiffure à M. Croisat, qui a bien voulu nous donner aussi les renseignements suivants :

Pour reproduire cette coiffure, il faut commencer par tirer, sur le devant de la tête, avec le SÉPARATEUR, une ligne droite, longue environ de vingt centimètres; après cela on divise les cheveux par derrière, et la raie, tirée aussi avec le séparateur, décrit un angle aigu.

Pour coiffure de derrière on fait un beau huit en tresse avec un large colimaçon en rouleau, et par devant on forme des doubles bandeaux fortement crépés près des racines, afin de pouvoir fixer avec solidité les branches de fleurs d'oranger qui ornent cette partie de la coiffure.

La pose du voile est toute simple : elle consiste à prendre le milieu d'un morceau de tulle illusion, long de trois mètres et haut de deux seulement, à former deux ou trois plis et à le fixer sur la tête un peu en avant du chou de la coiffure. Deux épingles simples, une pour chaque côté suffisent pour l'attacher contre les fleurs.

L'autre toilette se compose d'une robe de moire antique, avec deux volants à disposition; le corsage à

basques, servant également de casaque, est terminé par un haut volant, s'étagant sur les deux de la jupe; le chapeau est en crêpe piqué, avec plume sur l'un des côtés et fanchon de dentelle retombant sur le bavolet.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE TRAVES- TISSEMENTS.

Costume suisse, se composant d'une jupe de taffetas garnie de velours, avec corsage de même étoffe, tablier en organdi garni d'une bande brodée.

Costume Henri III, sous-jupe de taffetas, sur laquelle se drape une longue jupe de satin; corsage de velours; coiffure à racines droites, ornée de perles.

Costume Louis XV, jupe de taffetas garnie en tablier par des bouillonnés de mousseline. — Sur cette jupe de taffetas en est une autre de satin, relevée sur les côtés; corsage de satin; cheveux poudrés.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER.

Chacun prêche et sermonne,
A bien faire, n'y a personne.

Toute pressée que je sois par le temps et la place, je dois cependant te faire remarquer que M. MONNE commence son dîner, ainsi que te l'indiquent d'ailleurs les huitres que lui sert ER; aussi son gilet fait-il encore un pli, sous lequel se cache sans doute un N, car on ne lit que MONE, et je suppose que ce monsieur doit savoir l'orthographe de son nom.

Mosaïque.

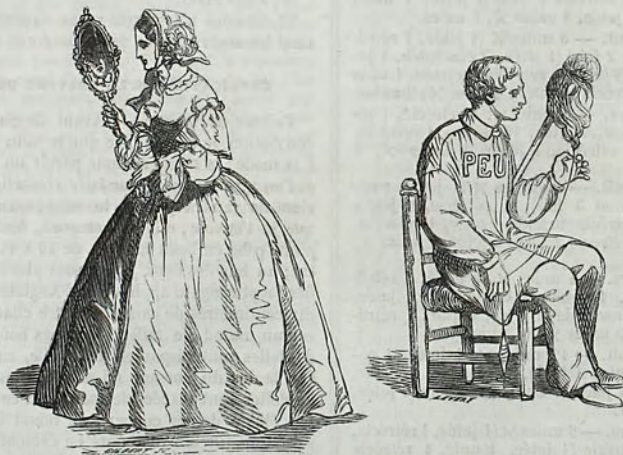
Il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans humanité.

FÉNELON.

Heureux et sage celui qui tâche d'être tel toute sa vie qu'il désire être au jour de sa mort!

Imitation.

RÉBUS.



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.